3 1761 05946025 3

Udinji

31

C. A. CUDELL

Udinji

(CHEZ LES RIVERAINS DE LA BUSCHIMAIE)

Roman de Mœurs Congolaises

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, EDITEUR
31, RUE DES PAROISSIENS, 31
—
1905
—
Tous droits réservés

LIBRARY
APR 30 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2605
U35U4

42/2283

Udinji

—

LIVRE PREMIER

—

Chapitre I

Dans la profonde paix du village encore endormi, les femmes, leur corbeille oblongue en équilibre sur la tête, d'un pas glissant vont vers la Cassul faire leur provision d'eau quotidienne. Elles sont une dizaine, nues, ou peu s'en faut, le ventre à peine protégé par un lambeau d'indienne ; et sous la caresse froide du matin elles se hâtent, les bras frileusement croisés devant la poitrine.

Un appel bref, clair, quelque part par dessus les cases : c'est un coq ; et voici que vingt

voix de coqs se répondent, égrènent dans l'aube embrumée leurs notes métalliques.

Au ciel, les étoiles pâlissent, le large disque blanc de la lune semble se fondre. Dans le lointain, au dessus de la Buschimaie, de petites nuées tendent comme un rideau floconneux ; plus loin encore, l'épaisse galerie forestière qui longe la rivière fait une tache indécise et mystérieuse.

Brusquement, le soleil paraît au milieu des arbres; tel un aérostat dont on vient de trancher l'amarre, son globe rouge monte rapidement, disperse la ouate des nuées, franchit les cimes des palmiers, s'élève plus haut toujours au sein de l'azur qui s'irradie.

Et le village est fouetté comme d'un coup de chaleur. A l'entrée de toutes les cases, des têtes surgissent ; hommes, femmes, enfants, fuient la maisonnette étroite, s'étirent longuement sous le baiser mordant du soleil. Dans les abris de chaume retentissent cent cris d'animaux ; des chèvres paraissent, et des moutons, et des porcs, pêle-mêle, dans ce

brouhaha heureux et ravi qu'au sein des verdures et des lumières amène le réveil d'une agglomération d'êtres.

Déjà des femmes remontent du ruisseau, à peine fléchissantes sous la surcharge de leur provision d'eau; c'est entre elles tout un pépiement de conversations, brusquement interrompu ci et là par l'arrêt aux cases respectives. L'une d'elles, une grande fille de quinze ans, aux seins hardis, s'ébroue avec un rire sous la pluie d'un de ses vases débordés; et ce rire sonne frais, au milieu du rayonnement pur du matin, comme un condensant écho de la vie simple et franche de ce primitif petit monde.

Là-bas, la Cassul, le silencieux ruisseau aux transparences d'émeraude, glisse rapidement parmi les hautes herbes noyées de cette extraordinaire abondante rosée que l'aurore départage à la nature d'Afrique.

Une jeune fille est demeurée assise là et rêve, les pieds baignant au fil de l'eau; sa préoccupation semble avoir masqué ses sens

d'un voile que les incidents autour d'elle arrivent à peine à percer.

Une large pirogue passe qui remonte de la Buschimaie dont là-bas on devine le scintillement ensoleillé : ce sont trois pêcheurs qui rentrent de la pêche de nuit. L'un d'eux, assis à l'avant, au milieu des nattes de *codi*, trie des fibres de palmier en vue de la réparation de son filet; ses compagnons, debout, vont pagayant au rythme berceur d'une mélopée.

— *Hé! Lé lé hé!*
Tata (1) *Tambwé lé lé hé!...*

— *Mwanicha!* (2) Udinji! crie l'homme de l'avant, — Mwanicha! — Et c'est machinalement, d'un ton agacé, que la jeune fille répond :

— *Mwalengala! Mwalengala!* (3) — cependant que la pirogue glisse, déjà se perd à un

(1) Papa.
(2) Expression locale équivalente à « Bonjour ».
(3) Expression locale équivalente à « C'est bon, c'est bon! »

tournant du ruisseau, vers le bout du village, là où s'entrevoient les cimes vivaces des rondins du *boma*.

— *Hé! Lé lé hé!*
En da na Tchikongo (1) *lé lé hé!...*
Hé! Lé lé hé!...

Les treize ans d'Udinji sont à bon droit songeurs. La nuit passée, les bons *mukichis*, les chères âmes des ancêtres, lui ont apporté un rêve grandiose. Elle s'est vue la femme d'un chef, d'un chef venu de très loin, tout là-bas, plus loin encore que le pays des Kangombé; d'un chef riche qui, pour acheter la jeune vierge, a payé à son père trois fusils et six chèvres; d'un puissant chef possédant au moins cent femmes dont Udinji sera la favorite, la première, la *Tchikala-Mwadi*... (2).

L'âme d'Udinji est étrange, peuplée d'aspi-

(1) « Il est allé à Tchikongo ».
(2) Nom de la femme favorite, dans le harem du chef.

rations indécises, compliquées; elle prend un vol éperdu vers des horizons dont à peine elle a conscience. Udinji est une ignorante qu'un sentiment inexpliqué jette vers la civilisation, mais une civilisation naïve, bâtie sur les racontars diffus des marchands et les légendes des vieilles femmes. L'originalité de son âme tient surtout dans un très confus instinct des sentimentalités, sentimentalités inconnues à sa race sauvage et primitive, sentimentalités qui ne se rencontrent, de plus en plus subtiles, que chez les peuples dégénérés à qui ne peuvent plus suffire les passions simples, parce que les hommes trop civilisés n'ont plus la force de les satisfaire purement. Udinji a en elle moins qu'une vague science, un soupçon imprécis de mille choses tendres dont elle ignore l'existence, l'intuition intraduisible de l'amour et du baiser. C'est cette intuition peut-être qui a fait d'Udinji une négresse exceptionnelle, une femme-enfant mignarde, caressante, aux gestes languides de chatte, — qui a développé étrangement en

elle ce tempérament frôleur propre à la femme Bakète.

Est-elle femme? est-elle enfant? Enfant, certes, par les aspirations câlines de son caractère et,— fille de chef destinée à un chef, — par la virginité qu'on respecte en elle. Mais femme aussi, par ce rével des lois naturelles qui fait que tant de compagnes de son âge élèvent aujourd'hui un et deux nourrissons, par la promiscuité des mâles toujours à l'affût, pour qui les enfants d'esclaves, même à huit ans, sont chair à plaisir.

Surtout c'est par la splendeur de son corps qu'elle est femme, Udinji! Ni petite, ni grande, cette négresse nargue à toutes les caractéristiques de la négresse proprement dite. La peau est fine, non granulée, d'une couleur de chocolat pâle; les épaules tombent harmonieusement; sur la poitrine légèrement bombée, les seins se dressent, petits, très fermes, d'un globe parfait. Et la taille est naturellement mince, sans un pli; le ventre est pur, exempt de gonflement, avec plutôt

une tendance à fuir. Les hanches n'ont point ce désillusionnant développement qui dans un pur chef-d'œuvre évoque trop la matérielle pensée de la maternité. Les membres sont fins, de cette finesse qui exclut la maigreur; et quelle délicatesse d'attaches! des mains minuscules, aux doigts allongés; les pieds très petits, fort cambrés, la cheville haut placée.

Sur ce corps de statue, une tête exquise; des yeux noirs, très larges, très profonds, voilés de longs cils; le nez, à peine épaté, presque droit; la bouche petite, fendue en accolade, avec des lèvres rouges très minces aux commissures. Et quel ovale parfait que celui de la figure! Le front est haut, dégagé, de même que les tempes et la nuque. Les cheveux noirs, très fins, plutôt coupés courts, forment sur le haut de la tête un minuscule chignon rond autour duquel Udinji, coquette, pique habituellement des immortelles violettes.

Et l'on ose présumer, devant la merveille

qu'est ce corps de femme, de quelle splendeur dut être doté celui de sa mère ; et l'on s'explique l'admiration rétrospective qui, chez les hommes de la tribu, parle aujourd'hui plus haut encore que le respect en face de la *Mukalingué Mwadi*, (1) la femme légitime du grand chef Tambwé, dont les tristes trente ans fléchissent le corps flétri et répudié.

(1) Celle des femmes du chef dont les enfants sont désignés comme légitimes.

Chapitre II

Udinji a rempli au ruisseau ses vases de terre et ses calebasses et, la corbeille sur la tête, regagne alertement le village. La place, au moment où elle y débouche, présente le tableau le plus original et le plus animé, une confusion invraisemblable, un inénarrable étalage de vie intime. Là-bas, assis sur le sol devant leurs cases, des femmes et des enfants achèvent le repas du matin; ils mangent goulûment, pêchant à la fortune des doigts au fond de deux ou trois pots placés au milieu d'eux; et de rouler entre leurs paumes, en boulettes, le familial *bidja*, (1) et de se barbouiller de sauce et d'huile de palme en avalant tant bien que mal des ronds d'igname.

Ici la vieille Nadîma, dont les repas d'ava-

(1) Sorte de bouillie de farine de manioc.

ricieuse ne sont jamais bien longs, pile son maïs dans un mortier de bois. Nulle au village ne pile du maïs comme la vieille Nadîma! Le stick lancé tremble en l'air; un claquement de mains; le lourd stick est retombé au fond du pilon, a broyé les grains d'or, est reparti dans l'air, et retombe, et broie toujours; et les mains vont claquant; et la farine blanche, délicate et fine, fait tout un tas déjà dans le mortier.

— *Mwanicha*, Udinji! clame, entre deux magistrals coups de marteau, le forgeron-coutelier; et la jeune fille s'attarde, amusée par la pluie d'étincelles et les grimaces du gamin qui s'échine au soufflet.

— Han! han! han! Voici à son métier le bon Galoche dont les tissus de fibre de palmier sont réservés au grand chef. Ici encore, dans la somnolence d'une mélopée sans fin, deux vieilles *mupikas* (1) achèvent de râcler et polir des pots prêts à la cuisson.

Au sein de ce tohu-bohu et de cette acti-

(1) Esclaves.

vité, une gêne intime vient à Udinji de sa longue rêverie au bord du ruisseau; elle hâte le pas. A dix brasses de sa hutte où la *Mukalingué-Mwadi* brandit de longs bras effarés, une débandade de marmots à la chasse d'un chien jaune, manque renverser la jeune fille. Garée à temps, elle éclate d'un large rire, toute sa maussaderie et sa lourdeur d'esprit chassées par cet incident; et la voici déjà à l'œuvre, déversant les récipients d'eau, alerte, heureuse, à vingt besognes à la fois, allumant autour d'elle un rayonnement de bonne humeur et de santé!

En un coin de la place, cinq ou six hommes, couchés sous un bouquet de palmiers, fument béatement du chanvre dans d'énormes calebasses façonnées en pipes, perdus en une attente vague et inavouée. Et voici que leur rêve prend corps.

— Mafula! (1) Ohého! Mafula! Mafula!

(1) *Malafu* est le nom générique des boissons alcoolisées en général. *Mafula* désigne plus spécialement le vin de palmier, mais le terme est peu usité.

Tous sont debout, entourent les malafutiers partis dès l'aube relever les calebasses où pétille le frais *malafu* (1) du matin, le capiteux et pâle vin de palmier.

— Mafula! Ohého! Mafula! Mafula!

Et de boire, et de fumer, et de dormir, cependant que les femmes peinent et ahanent, que les enfants crient et tambourinent, au milieu d'une cacophonique invasion de poules, pigeons, roquets, chèvres, moutons et énormes cochons noirs promenant processionnellement leur famille.

La place proprement dite, où tous les cinq jours se tient le marché, et qui s'étend devant l'entrée du *lupangu* (2) du grand chef, se prolonge le long de ce lupangu en une sorte de circum-boulevard en terre battue. De la demeure de Tambwé on n'aperçoit guère que la circade en bois et l'extrême faîte de la toiture des cases, dont la fine pointe de paille surgit du rideau de verdure tressé par les

(1) Voir p. 16.
(2) Ce qui constitue le palais du chef.

branches vivaces des rondins de la palissade. Dans ces cases, interdites à tout autre qu'au grand chef, vivent les quatre ou cinq grandes favorites du moment. Au premier jour de lassitude ou si quelque maternité malencontreuse vient à les déformer, elles iront rejoindre la colonie des répudiées qui, chacune avec sa progéniture, sont logées dans les paillottes construites sur la place et du côté extérieur du boulevard.

Sur pilotis; pour sol, un clayonnage étendu de pisé; le pourtour, de fins troncs d'arbres juxtaposés et rejointoyés; un toit de paille fine surélevé en un dôme assez élégant; une flèche par là-dessus; une porte qui permet à peine l'entrée à plat ventre; juste la place de s'étendre pour dormir : c'est la maison Bakète. Telle quelle, emmi les palmiers, bananiers et borassus, au milieu des cris d'enfants, dans le grand rire du soleil, cette maison ne manque ni d'originalité, ni de poésie.

A quelque deux cents pas en arrière de

ces cases, là-bas dans la brousse, une autre rangée de huttes fait comme une nouvelle large ceinture au royal *lupangu*. Là vivent les esclaves du grand chef, le forgeron qui martèle ses armes, le tisserand aux doigts duquel naissent les fins pagnes des favorites : chair à travail, chair à bon plaisir, qui dans un sourd sentiment des iniquités sociales se venge instinctivement par une paresse, une saleté et surtout une ivrognerie impossibles à qualifier.

La place qui s'étend devant le *lupangu* comporte une subdivision. A un vol de flèche de l'entrée sont édifiées trois cases qui, avec leurs annexes et la verdure dont elles se voilent, font comme une cloison mystérieuse. La petite place ainsi constituée est réservée à Tambwé; c'est là qu'il tient ses assises, qu'il reçoit les visiteurs, qu'il convoque les palabres de ses *capitas* (1) et de ses chefs. C'est là aussi que sont plantés ses fétiches : quelques arbres morts, au tronc grossièrement

(1) Capita — Ministre.

peinturluré en blanc, rouge, noir, et dont le haut est façonné en tête humaine. Les branches supportent la plus hétéroclite collection d'ossements et trophées de chasse, crâne d'éléphant, mâchoire de buffle, cornes d'antilope, têtes de singes, carcasses d'oiseaux, le tout emmêlé de fils de *pékou* et de lambeaux de cotonnade claire.

Chez Tambwé, une énorme corne de rhinocéros est remplie de poudres mystérieuses, de préparations fantastiques en vue d'une souveraine prémunition de tous les maux.

Au pied des arbres saints sont les minuscules cases des *Mukichis* (1) royaux : le grand chef ne trouverait point la paix de sa conscience si dès l'aube il n'apportait aux chères âmes des ancêtres la dîme de nourriture à laquelle elles ont droit...

De l'autre côté des trois huttes enfeuillées

(1) Les *Mukichis* sont à proprement parler les âmes des ancêtres. Il y en a de bons et de mauvais. Mais l'indigène rapporte aux *Mukichis* tous les phénomènes dont il ne se rend pas un compte exact, et la crainte qu'il en a constitue à peu près toute sa religion.

s'ouvre la place publique où chaque coin a comme une prédestination, une tacite affectation créant ces délimitations uniquement morales qui sont aussi les plus scrupuleusement respectées.

Udinji habite avec sa mère et un frère de six ans, le petit Tombolo, une des trois cases privilégiées.

Méchant, sournois, poltron, d'une enfantine férocité pleine de promesses, fumant le chanvre et se grisant de *malafu* comme un homme, ce petit Tombolo constitue le plus prototypique rejeton de la race bakète et du nègre en général. Mais cet horrible gamin lippu, chassieux et boursoufflé, fait par sa promiscuité resplendir plus souverainement encore la pure beauté d'Udinji; il semble que la nature, dans le souci du juste équilibre de ses lois, l'a chargé par surcroît de toutes les tares génériques épargnées à Udinji; et de là peut-être vient aussi qu'une bénévole sympathie va malgré tout vers ce jeune vaurien dont les légendaires mauvais tours sont frap-

pés au coin d'un génie inventif extraordinaire.

Surtout il est, précisément pour ses vices, le préféré de Tambwé et par amplification, celui de la *Mukalingué Mwadi* qui accomplit de par son attachement au petit Tombolo, sa seule communion intime encore possible avec l'éternellement regretté et désiré, le Chef des chefs, le grand maître Tambwé.

Chapitre III

Cependant on était arrivé à la moitié de la matinée, à l'heure où le soleil ayant achevé de boire l'abondante rosée, les hommes partent pour la chasse, les femmes, vers les travaux des champs.

Udinji drapa sa nudité d'un long pagne d'étoffe bizarre, à ramages bleus et blancs; un pan rejeté sur l'épaule gauche achevait de la voiler juste ce qu'il faut pour rendre la beauté plus excitante et nul costume n'eût plus exactement donné la note de ce caractère de coquetterie caressante et douce.

Elle mit dans sa corbeille une grosse banane, du *bidja*, son couteau, sa houe, dit un adieu bref à sa mère, allongea un amical coup de pied à Tombolo, fort attentif à plumer un coq vivant lequel s'égosillait de désespoir, et s'en alla par la droite, en

longeant la palissade du *lupangu* silencieux.

Au bout de quelques pas, elle fit volte-face et s'en revint précipitamment. Les bons *Mukichis*, à qui elle devait le rêve heureux de la nuit, allait-elle pas les oublier! Agenouillée devant sa case, près de cette cahute minuscule qui sert de tabernacle aux âmes des ancêtres, Udinji coupa une tranche de sa banane, fit deux boulettes de *bidja;* puis le tout rangé en évidence, après un hommage mental aux *Mukichis* apporteurs de doux songes, elle s'éloigna définitivement.

La place, au moment où Udinji la longea, était pleine d'une effervescence inaccoutumée : deux guerriers de Tambwé venaient d'arriver, dépêchés en éclaireurs par le grand chef. Ils n'avaient toutefois encore rien dit; à peine sur la place, ils s'étaient précipités, l'un vers le forgeron Kanda, l'autre vers le tisserand Galoche, leur avaient arraché leur pipe, et maintenant vautrés par terre, ils fumaient et buvaient avec une infinie béatitude.

Oh! les amusants fumeurs! Une petite boule de chanvre dans le bassinet de l'énorme calebasse qui leur sert de pipe, un coup de silex, et les voilà s'époumonnant à tirer, en une seule aspiration continue, sans fin, jusqu'à consomption complète du chanvre. La fumée alors leur sort de partout, du nez, des yeux, des oreilles; ils toussent, crachent, tâtonnent au milieu de leur nuage, avalent une lampée de *malafu*, et les voici déjà qui allument un autre *chilo* (1).

Les esclaves cependant, et les enfants, et les femmes qui comme Udinji se rendaient aux champs, faisaient autour des nouveaux arrivants un cercle curieux et énervé.

— Eh bien, l'homme à la pipe?

— Or ça, parleras-tu?

— Ventres sans fond! Si nous les laissons, ils seront bientôt ivres et nous ne saurons rien!

— Guerrier, ami de la mort, toi dont les

(1) Pipe.

exploits font pâlir Kalamba (1), dis-nous quelles nouvelles.

— *Mukalansengo Mwarimvita!...* (2) Parle, gros enfumé, parle!...

Et l'on connut, entre deux hoquets des fumeurs, soudain la grande nouvelle :

— Tambwé ayant réussi dans sa démarche, sera ici demain, suivi d'un chef blanc très puissant, porteur de présents magnifiques...

Reprises par leurs soucis ménagers, les femmes s'éloignaient en groupes, commentant bruyamment l'événement. Mais des hommes les remplaçaient déjà, peu à peu venus de tous les villages et hameaux circonvoisins, oublieux de toute besogne pour mettre à profit l'occasion d'une ample buverie; dans la fumée des pipes, les conversations s'échauffaient, des contradictions tournaient en algarades, d'aucuns s'exclamant à

(1) Ancien chef dont les exploits sont demeurés légendaires chez les Bakètes et donné en exemple à tous les guerriers.

(2) « Chef qui pleures la guerre, qui aspires après la guerre. » Employé ici par moquerie.

tue-tête, brandissant leur fusil avec de grands gestes furieux, pour finir par rallumer leur *chilo* et humer sans fin le *malafu* capiteux...

La marche alerte, tournant cette fois le dos à la Buschimaie lointaine, à travers les hautes herbes envahissant le sentier étroit et sinueux, Udinji s'en allait. — Depuis longtemps elle avait traversé la ligne des paillottes des esclaves, presque toutes désertes à ce moment; au hameau de Mwana-Ditu, elle avait échangé le bonjour avec la vieille Lubombèle dont les incantations sont propices aux mariages; et maintenant devant elle se déroule le *boma* (1).

Le *boma*, dont il faut un jour de marche pour effectuer le tour, encercle le village proprement dit, appartenant à Tambwé, une dizaine de hameaux qui en dépendent, et les villages de ses deux principaux *capitas*. — Il constitue une inexpugnable enceinte où, en cas de danger, viennent de dix lieues à la ronde se réfugier avec toute leur tribu les

(1) Rempart.

quelque cinquante petits chefs qui ont accepté la suzeraineté de Tambwé.

Le *boma* consiste d'abord en une haute palissade de rondins recouverts de pisé; le haut des rondins a poussé des branches vertes qui, entrelacées, font tout autour de l'agglomération de Tambwé, un rideau de gaîté et de fraîcheur. A de rares endroits, une porte basse est ménagée dans le rempart lequel donne sur un fossé à pic, large de quinze pas et profond de vingt-cinq, et qui ne peut être traversé qu'au moyen d'un tronc d'arbre, à peine stable, faisant office de pont-levis.

Leste, faufilée sous la porte basse, le pied accoutumé au roulis de l'arbre-pont, déjà Udinji a repris sa marche au-delà du fossé. Et son rire sonne clair dans le soleil.

Maintenant elle traverse en droite ligne la savane, marchant vers la forêt dont la tache sombre barre l'horizon; autour d'elle, la brousse est pleine d'une vie mystérieuse, des insectes crissent et froufroutent, une pintade prend à ses pieds soudain son vol avec un cri

mécontent. Des papillons passent et repassent, ailes blanches transparentes comme de la gaze, ailes qui par une exquise gradation vont du rouge vif au bleu foncé, ailes de velours, ailes d'or, papillons qui paraissent comme des fleurs de pensées envolées. — Par endroits, un bouquet d'arbres rabougris et contorsionnés par l'annuel incendie des herbages, sert d'asile à toute une famille de perroquets gris et rouges dont l'organe nasillard s'essaie à une exhilarante loquacité.

Voici qu'en la quiétude et la cordialité de cette nature, Udinji s'abandonne à ralentir le pas et que la caresse de son rêve la hante délicieusement ; la forêt vers où elle marche apparaît maintenant à son imagination surexcitée comme l'oasis heureuse où l'élu attend sa venue...

Un glissement de la corbeille sur sa tête a effaré Udinji ; elle reprend sa marche alerte. D'ailleurs voici-t-il pas tout proches les champs, et le bois profond dont ils ne sont que le défrichement ? Un tutti de voix d'oiseaux

monte dans le soleil : c'est le merle métallique, c'est la veuve, c'est encore l'écarlate cardinal; au milieu de ce concert, le multicolore foliot-tocol jette l'apothéose de son chant : il semble que de cette mièvre voix d'oiseau une vibration se répercute jusqu'à l'âme avec une intensité croissante... Et en soi-même Udinji, dans la griserie instinctivement poétique de son rêve et de ses aspirations, en éprouve une émotion profonde qui la fait se mettre à pleurer sans trop savoir pourquoi.

Chapitre IV

A l'orée de la forêt, les champs s'élargissent à perte de vue et forment comme un gigantesque échiquier où les carrés de millet alternent avec les carrés d'arachides, de haricots, de patates douces. Mais ce qui surtout s'est approprié le paysage, ce sont les cultures de maïs dont les très hauts épis verts font comme autant de bouquets mystérieux.

Udinji, — sa corbeille déposée au bord de l'étroit sentier, — circule lentement entre les golians de maïs, arrachant d'un coup sec les épis qu'elle rassemble dans son pagne relevé. A tout instant, sous ses pas, un vol de colibris s'effare; des ventres rouges, des ailes vertes, prennent la fuite au milieu de petits sifflements éperdus.

Udinji déversait sa récolte dans sa longue

manne quand, à deux pas, parmi les fleurs jaunes d'un plan d'arachides, un furieux battement d'ailes l'attira : une pauvre mère perdrix, toute balourde, peut-être un peu grise, happée à la patte par un rat énorme, se démenait désespérément, sans un cri, ses yeux ronds agrandis d'épouvante. Le rat, tassé le plus possible contre le sol, les griffes cramponnées, gardait une immobilité de marbre, les dents rivées à la patte du pauvre oiseau avec cet entêtement obtus des animaux qui se sont attaqués à une proie trop grosse pour eux et demeurent naïf prisonnier de leur victime, sans profit, à la merci d'un troisième larron.

Le troisième larron fut en l'occurence Udinji, laquelle assomma le rat avec sa houe ; la bête mourut du premier coup, se renversa dans les arachides à fleurs jaunes, son ventre gris au soleil, cependant que la perdrix dans une débandade affolée prenait la fuite, de petites gouttes de sang tombant de sa patte blessée.

Maintenant Udinji assise au bord du chemin, s'occupe à déshabiller les épis de leur enveloppe ; son geste expert écarte les longues feuilles vertes, les rassemble autour du pédoncule, d'une torsion détache l'épi ; et les grains d'or apparaissent, gonflés d'huile et de fécule nourrissante, étroitement juxtaposés dans les alvéoles d'un lit d'ouate.

Or, tandis que machinalement vont agissant les petites mains d'Udinji, son imagination vagabonde, chevauche les apocalyptiques coursiers du Rêve, cueille aux pays inconnus du Lointain les fleurs blanches et rouges qui donnent bonheur et richesse ; et monte à ses lèvres une chanson, peut-être entendue, peut-être inventée, une chanson très monotone dont le rythme de mélopée alourdit les ailes des mots.

— Dans le pays en arrière,
Dorment des caisses,
des caisses de perles, d'étoffes blanches,
d'étoffes bleues, d'étoffes jaunes, —
Dans le pays en arrière !

Le blanc du pays en arrière
Arrivera avec les caisses,
les caisses de perles, d'étoffes blanches,
d'étoffes bleues, d'étoffes jaunes, —
Le blanc du pays en arrière arrivera.

Le blanc du pays en arrière
Donnera à Udinji
les caisses de perles, d'étoffes blanches,
d'étoffes bleues, d'étoffes jaunes, —
Le blanc du pays en arrière
donnera à Udinji !... —

La voix de la jeune fille résonne étrangement; car une grande paix tout doucement commence à tomber sur la nature. Les perroquets, le merle, les mille insectes se sont tus, et seul, par instants, au fond de la forêt qui se peuple d'ombre, le foliot-tocol égrène des gammes assourdies. L'azur du ciel pâlit, se dégrade en teintes de plus en plus blanches; il flotte un moutonnement de petits nuages qui vont s'accumulant là-bas, au-dessus de la rivière qu'on devine couler derrière la profonde galerie d'arbres qui ferme l'horizon.

Peu à peu se sont éteints les rayons du soleil ; voici que l'astre n'est plus qu'un large disque sans rayonnement, sa robe cardinalice s'estompe de grisaille. Il tombe de cet ensommeillement royal une mélancolie mystique qui fait se recroqueviller l'âme des choses, dans le geste instinctif d'une auto-protection contre le froid et contre la nuit. Des oiseaux attardés coupent l'air d'un vol hâtif, se perdent derrière les hauts arbres recueillis qui tremblent sous la brise. La voix grave d'un tambour arrive du village, enflée par tous les échos du soir; quelque part, là-bas, une brebis bêle interminablement.

Or, le globe du soleil commence à descendre d'une marche rapide ; au-dessus des cimes de la forêt, comme accroché aux feuilles d'un palmier, il effectue un temps d'arrêt et un spasme de vie semble le rallumer ; puis soudain, le fil céleste rompu, l'astre tombe d'une fois derrière le bois sombre, dans le noir des taillis et des fourrés, — et s'éteint.

...Udinji se retourna avec un sursaut et

eut tout d'abord l'impression d'une épaisse obscurité autour d'elle... Hâtive, elle ramassa sa manne, le rat tué qu'elle enveloppa précieusement de feuilles, resserra frileusement son pagne ; déjà elle marchait vers le *boma* noyé de nuit.

Le soleil à peine disparu, il semble qu'un invisible chef d'orchestre ait donné le branle au chœur des voix nocturnes ; un lion rugit au loin, par appels brefs ; à peine s'est-il tu, une hyène et un chacal mêlent comme en duo leur sinistre clameur geignante de détrousseurs de cadavres. Mille insectes entament un concert sans fin, grillons, criquets, prieuses, sauterelles ; les moustiques coupent l'air d'un vol éperdu, aux zézayantes vibrations ; les lucioles promènent parmi les hautes herbes processionnellement leurs lanternes. Et ce branle-bas d'animaux est si puissant et autoritaire qu'il semble confusément que l'homme ait abdiqué de la nature.

— Udingi marche vite, mécontente de soi-même, avec une appréhension des coups qui

l'attendent pour sa rentrée tardive; car la *Mukalingué Mwadi* ne badine pas quant au protocole : fille de chef, il est interdit a Udinji d'être dehors après le coucher du soleil... Et une hantise de la voix aigre de sa mère, de la main justicière d'autant plus lourde que la coupable est plus merveilleusement belle, — une hantise alourdit le cœur de la jeune fille.

Dans le clair-obscur du ciel brûlent des myriades d'étoiles ; la placide face rose de la lune semble jeter sur la paisible détente du monde, un maternel regard attendri. Une clarté blanche drape les choses, noyant les détails, ne laissant plus ou moins paraître que la grande ligne des contours. Même il semble que des lois mystérieuses procèdent à une transformation fantasmagorique de certains corps; un hibou passe, dont les ailes lourdes sont immenses.

L'âme d'Udinji s'abandonne à une terreur superstitieuse qui s'accroît à la traversée du pont branlant, au-dessus du fossé du *boma*.

L'ombre insondable endormie au fond de ce fossé recèle comme une menace qui met une hâte aux pas de la retardataire. Mais voici le site familier, les cases noires perdues sous les arbres et où déjà l'on dirait tout ensommeillé; par dessus la clôture du *lupangu,* une voix de femme parvient à Udinji, une voix qui chante en *baluba* une complainte berceuse, si douce que la jeune fille, sans comprendre exactement les paroles, s'arrête néanmoins pour mieux entendre.

De ce chant très tendre et de ce soir caressant baigné de lune, une profonde paix descend dans le cœur d'Udinji; et c'est sans nulle appréhension, avec un calme sourire, qu'approchant de la case maternelle elle souhaite le bonsoir à la *Mukalingué Mwadi.*

LIVRE DEUXIÈME

—

Chapitre I

Le lendemain de ce jour, Kasongo, le capita de la Paix, dormait encore du sommeil du juste, quand l'appel de son nom, au milieu d'un querelleur brouhaha de voix de femme et d'hommes, le fit se dresser en sursaut.

Avec cette coquetterie qu'il n'abdique jamais, il s'enveloppa de son pagne rouge, coiffa son fez, saisit ses armes et se glissa hors de son logis. Dans le jour naissant, deux hommes complètement nus et dont l'un retenait par le bras une malheureuse femme sanglotante et aussi entièrement nue, s'invectivaient avec des jurons et de grands gestes exaspérés. Ils firent un brusque silence à la vue de Kasongo.

— Hé quoi ! faillis chiens, n'avez-vous pas honte de troubler le sommeil de Kasongo ? Est-il donc votre esclave ?

L'homme qui retenait la femme dit en se prosternant :

— Lumière de Sagesse, je viens faire appel à ta justice.

— Que la femme qui est avec vous allume le feu devant ma case ; vous vous mettrez alors en cercle auprès de moi et je vous écouterai... Vous avez apporté du *malafu*, je suppose ?

Ayant ainsi parlé, Kasongo s'assit sur une natte, bourra sa pipe et se perdit amoureusement dans un nuage de fumée.

Kasongo, le capita de la Paix, un des deux grands ministres de Tambwé, est un petit homme grêle et efféminé. Vingt-cinq ans ; une figure sympathique ; des pieds et des mains d'enfant, aux ongles entretenus ; une chevelure très soignée, formant trois pointes.

Ce petit homme possède une influence et une autorité considérables et Tambwé lui-même

prête volontiers l'oreille à ses conseils; il est surtout chargé de la politique intérieure et d'une sorte de Justice de Paix qui tranche sans appel les petits différends.

L'habitation de Kasongo est formée de la réunion de quatre cases entourées d'une palissade de palmiers, au sud du *lupangu* du grand chef, à l'opposite de la place du marché. Il ne sort de chez lui que rarement, pour assister aux palabres; le reste du temps, il se confine en son logis, boit, fume, se livre à des pratiques mystérieuses qui lui ont donné une réputation de sorcier. Sa force est d'avoir su laisser se consolider cette légende, d'afficher de vagues sourires inspirés quand on le questionne et surtout de faire montre, le cas échéant, d'un bon sens et d'un esprit d'à-propos remarquables...

Cependant le feu flambait, mettant une clarté rouge aux arbres et aux cases encore noyées de nuit. Une ligne blanche grandissait dans le ciel, mais il s'en fallait certes de deux heures encore avant le lever du soleil.

— Kasongo, Lumière de Sagesse, je demande justice! — parla le premier homme; — j'ai juré par mes *mukichis* que pas un lambeau d'étoffe n'habillera mon corps avant que mon honneur soit lavé!

— Tu es très laid! — dit le capita entre deux bouffées.

La femme, qui s'était reprise à sangloter, ouvrit la bouche dans un large sourire. Lors le second homme s'écria :

— Soleil de Justice, toi qui résumes la science de tous les ancêtres défunts, ne crois rien de ce que te dira cet autre... De par sa langue de vipère, il ment!

— Aussi vrai que seule une truie a pu t'enfanter, aussi vrai que tu es un derrière de chien, c'est toi qui mens!

— Silence! coupa impérieusement le capita, et répondez seulement à mes questions! — Qui es-tu, toi, là?

— Tchitengué, du village de Mulandaie.

— Et toi?

— Kabuie, aussi de Mulandaie.

— De qui celle-ci est-elle la femme ?

— De moi, Tchitengué.

— Eh bien, raconte...

— Ecoute, Lumière de Sagesse, et que les *mukichis* fassent mes fils bancaux et mes filles stériles, si je dis le contraire de la vérité ?

— Parle.

— Tambwé, le Chef des chefs, celui qui pleure la guerre et qui prend conseil de Mwatiamvo, m'avait, avec Kanda-Kanda, délégué hier en éclaireur pour annoncer son arrivée et celle du grand chef blanc. J'ai rempli ma mission, j'ai bu le *malafu* de bienvenue avec mes amis... en ton honneur, Mukalingué !...

— Et, dit rudement Kasongo, tu t'es si bien enivré, comme un failli porc que tu es, qu'il était nuit quand tu es rentré chez toi !... Continue...

— Oui, fit Tchitengué, il était nuit. Alors j'ai voulu souhaiter le bonsoir à celle-ci qui est ma femme légitime, à cette créature

éhontée que j'ai payée à son voleur de père dix chèvres et dix croisettes... Eh bien, capita noble entre les nobles, j'ai trouvé dans ma case quatre pieds et quatre mains... et c'étaient les pieds et les mains de cette *musu-sumba* (1) et de ce chien, comme tu l'as appelé toi-même, dans ta sagesse immanente.

Lors Kasongo demanda à la femme :

— Ton nom ?

— Mwasa...

— Cet homme est ton époux ?

— Oui... et non...

Sans approfondir, Kasongo :

— Est-ce vrai, ce qu'il dit ?

— C'est vrai !

— Bien. — Réponds, Kabuie...

Kabuie toussa, cracha, frappa dans ses mains, fit en l'air deux petits sauts, et flegmatiquement dit :

— C'est la faute à la femme, mais je suis prêt à payer le dommage.

Un rire heureux fendit la bouche de Tchi-

(1) Femme publique.

tengué, lequel dès lors promena de sa femme à son rival des yeux indulgemment attendris.

— Combien ? fit le Capita.

— Une chèvre, une manne de maïs et une pierre noire préservatrice des méchants *mukichis*.

La face de Tchitengué se rembrunit.

— Va pour le dommage, murmura-t-il, mais ma considération de guerrier ?

— J'ajouterai un cochon pour ta considération.

— Et celle-ci, — questionna Kasongo, montrant la femme, — qu'en faites-vous ?

— Mais, Lumière de Sagesse, je la garderai ; je n'ai plus rien à dire puisque je suis payé du dommage !

— Tu ne demandes pas l'exposition ?

— Non, non ! se récria Tchitengué, pour que ces fils de truie et ces maudits esclaves me l'abîment !

... — Donc, prononça sentencieusement le capita de la Paix, entendu que...

— Ce n'est pas fini ! coupa le flegmatique Kabuie.

Lors la colère reprit Tchitengué, lequel commença à l'adresse de son adversaire une interminable litanie des injures les plus hétéroclites et compliquées qu'un vocabulaire ait jamais comportées.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Il y a l'enfant !

— Quel enfant ?

— L'enfant qui doit venir dans quatre lunes ; c'est moi qui l'ai fait !...

A cette nouvelle d'un enfant à naître, la figure de Tchitengué s'était définitivement irradiée. Le juge embarrassé questionnait la femme, puis l'homme, puis l'amant, dérouté par cette nouvelle situation à trancher.

— C'est ma femme, disait Tchitengué, donc l'enfant est à moi.

— Je paie le dommage, répliquait Kabine, l'enfant que j'ai fait me revient !

Mwasa promenait de l'un à l'autre ses yeux de chienne battue, — au fond assez indiffé-

rente à cette question de propriété du rejeton, assurée quant à soi d'en avoir en tous cas la garde et le soin. Brusquement un cri du cœur échappa à Tchitengué.

— Mais cela vaut cinq croisettes de cuivre, un enfant !

Cette réflexion fut pour Kasongo un trait de lumière ; d'un ton sec, sans rémission, il trancha :

— Kabuie paiera à Tchitengué une chèvre, un cochon, une manne de maïs et une pierre noire préservatrice des méchants *mukichis*. L'enfant à naître dans quatre lunes appartiendra à Tchitengué ; toufefois Kabuie pourra le racheter moyennant sept croisettes de cuivre, si c'est une fille, et cinq croisettes, si c'est un garçon !... J'ai dit... Allez vous en, car le soleil est prêt à se lever et l'heure est proche où notre glorieux roi Tambwé, le Chef des chefs, fera son entrée dans son village bien-aimé...

Lors, dans le matin naissant, sous le ciel blanc baigné d'aurore, le mari, la femme et

l'amant, heureux et réconciliés, s'en retournèrent en hâte chez eux, sans souci des fines gouttelettes qui, peu à peu, vêtaient de rosée complètement leur nudité.

Chapitre II

Qui dira comment se répandent les nouvelles? Celle de l'arrivée de Tambwé et d'un blanc était dès l'aube connue dans le moindre hameau de la chefferie, et grâce à la coïncidence du marché, ce fut ce jour-là, dès que devinrent praticables les sentiers, un ébranlement général des populations. Des gens de Mwana-Ditu parurent les premiers, chassant des moutons noirs et blancs, au poil ras, qui éveillèrent sur la place un tohu-bohu de bêlements et de jurons. Dès lors, hommes, femmes, enfants, animaux, ce fut de toutes les directions une arrivée sans fin. Il y avait là des femmes venues de la Buschimaie, de la Lubi, la tête immuable sous la lourde manne remplie de pots de farine de millet. Un pêcheur de Ména-Tungu se présenta avec

ses trois fils : leurs *mutêtes* (1) débordaient de poissons soigneusement protégés par de longues feuilles de bananiers, des silures barbus, au large dos d'argent, des truites à chair rose, leurs longues dents pointues perçant la gueule, et des carpes gigantesques et une infinité de petits poissons anonymes, rouges, verts, noirs, blancs, de toutes formes, de toute nature.

Maintenant circulait la théorie des gens de Mululu, village réputé pour le *malafu* et le maïs. Deux guerriers armés du fusil à pierre et de l'arc ; derrière eux, processionnellement, des femmes, encore des femmes, jeunes, vieilles, laides, jolies, toutes presque nues, une pleine corbeille d'épis de maïs dessus la tête et, pendeloquant sur le ventre, deux calebasses de *malafu* retenues autour du cou par une corde de fibres. Les guerriers ayant fait halte à l'endroit du marché réservé aux Ména-Mululu (2), les femmes à tour de rôle, d'un geste à la fois brusque et prudent, déversaient en

(1) Corbeilles allongées qu'on porte sur la tête.
(2) Ména — les gens de... ; ici, les gens de Mululu.

un tas leurs corbeilles de maïs, rangeaient en file leurs calebasses, et le panier vide derechef sur la tête, se perdaient dans le tumulte du marché. Et la montagne de maïs enflait toujours et l'or des grains riait dans le soleil.

Des gens étaient venus de Kabuiki; sur une natte s'étageaient, par ordre de taille, leurs pots de miel, un miel si fluide, si parfumé, que les ménagères parfois s'abandonnaient à des enchères folles pour en acquérir; il se vendait également là de la bière de miel, très douce, réservée aux petits enfants.

On se montrait Muswa, un grand escogriffe à mine rébarbative, la face mangée par une longue barbe poivre et sel, — vaguement cousin de Tambwé, — si brutal et insociable qu'il n'avait jamais pu s'assouplir à vivre en communauté et qui s'était érigé comme un fief de chasse dans la forêt, le long de la Buschimaie. Il vivait là, éternellement en armes et à l'affût, dormant d'un œil dans un abri de paille, moitié hutte, moitié nid, qu'il s'était construit sur les maîtresses branches

d'un euphorbe. De temps à autre, il paraissait au marché. Il avait apporté, cette fois, en collier autour de son cou, une antilope musquée dont les yeux brouillés par la mort pleuraient encore de grosses larmes. Mais ce que surtout il étalait avec orgueil, c'étaient deux admirables peaux de léopards, d'un jaune pâle tacheté de noir, deux peaux dont le grand chef Tambwé, — qui seul peut les acquérir et s'en parer, — donnerait certainement à Muswa une précieuse provision de poudre...

Cependant la confusion du début s'est apaisée, chacun s'installant à la place dont il a l'accoutumance. Voici, à côté des rutilants tas de maïs, des arachides en monceau : ci et là des cosses éclatent, les délicates amandes dégringolent avec un léger bruit de cascade ; voici des paniers de farine de manioc, si blanche et si fine ; voici du millet, épis couchés dans des corbeilles ou petits paquets de fécule grise enveloppés d'un morceau de

feuille de magne. Là-bas s'étend le cortège des jarres d'huile de palme, rouge et figée, l'huile infiniment précieuse, extraite par ébullition des noix du palmier-élaïs et qui est dans l'économie indigène à la fois huile, beurre, savon et condiment.

Là-bas encore, des régimes innombrables de bananes vertes, jaunes et rouges, — les exquises bananes de Chine, petites, à la chair parfumée, qu'ont révélées aux Bakètes les invasions des Matchokos, — les bananes de Costa-Rica, plus ordinaires, sans grand goût, — la longue banane de chien, répudiée par les femmes pour le maléfice qu'elle jette sur les accouchements, — la banane de cochon, énorme celle-ci et très farineuse, que l'indigène cuit, toute verte, sous la cendre... Puis ce sont les ananas juteux et embaumés, les petites aubergines rouges et vertes, très amères, les ignames jaunes et les fagots d'immenses cannes à sucre aux reflets violacés.

Voici les grosses fèves multicolores qu'on vend bouillies dans leur gousse, les petits

haricots blancs et bruns du Sankuru, les bottes de *tchitekoteko*, l'épinard indigène, et d'une sorte d'oseille dite *mutête*.

Là-bas règne la forte odeur des tabacs, comme mâchés et préparés en boulets verts, gros comme le poing. Ici du chanvre en bottes, des petits paquets de terre blanche, des poteries, des vanneries. Ici encore des cordes de coton, coton sauvage dont les Angolais font des *tippoys* inusables et de toute beauté.

Et partout, dans tous les coins, sont exposés les pots de grès où pétille le *malafu*, le laiteux vin de palme, les calebasses de bière de maïs et de sorgho.

Une vieille femme aligne de larges récipients où nagent de vagues mixtures, des ronds de courge à l'huile, des haricots bouillis ; elle vend des sauterelles rôties, des chapelets de minuscules silures à grosse tête, tout noirs, séchés au feu à ce point qu'ils tombent en poussière sous la pression des doigts, des paquets de chenilles à longs poils, de grosses

fourmis blanches, aîlées, débordantes de graisse, qui sont pour l'indigène une friandise.

Voici des étalages de venaison, des quartiers d'antilope, de fakochère, de chacal ; ici, tellement fumés qu'ils sont comme carbonisés, des morceaux de singe, de chien, de rat.

Dans ce coin, c'est le marchand de sel, du sel de potasse en gros cônes d'extérieur noirâtre, entourés de feuilles et d'une espèce de filet de *pékou* avec une anse pour le transport. Ce sel est extrait de la cendre d'herbes marécageuses et constitue une spécialité de la région Bakète.

Un groupe de vendeurs étrangers attirait surtout l'attention. C'étaient trois Bakwa-Galoches arrivés de la veille à Tambwé, sortes de colporteurs à pacotille compliquée, marchands d'étoffes, de bracelets, de perles, de croisettes de cuivre, d'escravelles d'ivoire. L'un d'eux surtout était remarquable, Lukussu, un grand beau garçon drapé dans un pagne rouge et coiffé d'un fez, plusieurs col-

liers de perles au cou, — très connu dans la région dont peut-être depuis cinquante lunes il fréquente les marchés.

Assis sur ses talons, devant son étalage, il attendait flegmatiquement que l'arrivée des favorites du chef autorisât les transactions...

Une détente jeta Lukussu debout quand parurent les femmes, arborant des pagnes à frange en tissu indigène ; déjà son boniment sonnait, s'imposait autoritairement dans la cohue. Ses voyages, ses accointances avec les blancs, peut-être un admirable tempérament de pitre, — ont doté Lukussu d'une verve endiablée, d'un de ces esprits à fleur de peau étourdissant, dont les éclats de rire et les grosses plaisanteries amusent et retiennent la foule.

Et Lukussu criait, riait, chantait, déployant ses pièces de cotonnade, faisant bruire les perles de ses colliers, — jouait d'un vieil accordéon parvenu là après Dieu sait quelle fantastique odyssée, — cependant que peu à peu s'enflait la clameur du marché,

que les femmes, les hommes, les enfants, tant acheteurs que vendeurs, se démenaient en un égosillement infernal, au milieu des cris d'animaux, des ronflements de tambour, — dans l'ivresse de la racaille accourue des alentours et pour qui les jours de marché ne sont que prétexte à buverie, mangeaille et danses inénarrables, effroyablement réalistes.

Chapitre III

Dans une extase enfantine, Udinji, les yeux brillants, écoutait crier et chanter Lukussu. L'homme l'aperçut, se rapprocha, parut ne plus voir qu'elle.

— Belle des belles, salut à toi! Viens-tu m'acheter quelque chose?

— Udinji est pauvre, sans époux, et fille de chef, habite avec sa mère. Comment paierait-elle tes merveilles?

Comme elle parlait ainsi, une flamme passa dans les yeux du marchand et il baissa la voix, s'exprimant avec un vague respect tendre.

— La vierge, fille de chef, compte-t-elle pour rien le rire frais de sa bouche et le charme de ses profonds yeux? Reste, Udinji, seulement quelques instants auprès de moi, et tu pourras choisir le plus beau de mes colliers!

Un ravissement éclaira la figure de la jeune fille ; cette joie lui venait moins de la perspective d'un collier brillant que du sourd désir — enfin satisfait — de questionner Lukussu, cet homme étrange souvent remarqué au marché et à qui ses incursions dans les lointains devaient avoir révélé tant de choses. Ignorante des détours, ce fut elle qui demanda :

— Qui es-tu, toi ?

— Lukussu ; je suis né là-bas, chez les Bakwa-Galoches.

Sa main tendue montrait l'horizon, un pays imprécis de l'autre côté de la Buschimaie. Udinji le contemplait avec une petite moue : ce voyant, il entra dans des détails, expliqua emphatiquement qu'il était arrivé la veille, avec ses deux compagnons, en droite ligne d'un pays de rêve où règne le grand chef Bula-Matadi (1). Il lui parlait de l'homme blanc, — que la méchante réputation des Bakètes tenait éloigné de la région, — en

(1) L'Etat Indépendant du Congo.

termes émerveillés et dithyrambiques qui mettaient un affolement dans la cervelle d'oiseau d'Udinji, faisant de ce « jamais vu » une sorte de demi-dieu invulnérable et invincible, doué d'inconcevables facultés, maître du feu et de la lumière. Lukussu contait les merveilles de Lusambo, un village grand comme dix villages bakètes, avec des maisons hautes, hautes, et des magasins gorgés de richesses; de larges allées où vont et viennent les grands chefs blancs et des cheffesses à la peau transparente, si fines, si délicates, qu'elles ont certainement quelque chose de surnaturel.

Un moment il s'interrompit, ayant vu passer comme un nuage sur la face d'Udinji. Naïvement il dit, d'une voix d'excuse :

— Toi aussi, tu es belle !...

Déjà il était reparti dans ses descriptions, reprenant ses mots, grisé par l'attention maladive de la jeune fille, répétant « maisons », « allées », « magasins », avec des circonlocutions compliquées et de grands gestes, appelant à son aide toutes les ressources du

vocabulaire véhiculaire qu'il s'était composé, afin de faire saisir à Udinji l'admirable ampleur des mystères qu'il lui révélait.

Udinji, les bras ballants, se faisait redire des mots, des phrases, sentant, en son excessive tension d'esprit, ses idées peu à peu se brouiller; sans comprendre, avec la sensation de quelque chose de trop loin et trop abstrait, elle ne pensait plus, sa pauvre petite âme d'enfant recroquevillée par un gros chagrin.

Soudain l'homme bredouilla, coupa court, mit au cou de la jeune fille le collier de verre blanc et bleu que d'un air embarrassé il tournait entre ses doigts; et dans un coq-à-l'âne, brusquement décidé, il parla :

— Veux-tu de moi pour mari?

— Toi?!

— Oui, moi! Je suis riche, je t'achèterai à ton père ce qu'il voudra; tu me suivras là-bas, dans les lointains peuplés d'inconnu...

Elle répéta, comme en un songe :

— Toi?!

Un peu nerveux, il l'avait prise par le bras.

— Quel est-il, ton père?

— Tambwé; il arrive tantôt...

Elle allait lui conter la grande nouvelle, lui parler de ce blanc attendu; et ce fut le premier envol de sa naïveté, de n'en rien faire; avec une pudeur instinctive de trahir ces choses vagues, informulées en elle-même, mais dont le souci secret la hantait, elle détourna la conversation, détacha le collier de perles avec un mutin geste de refus,... finit par le garder, tout heureuse en somme du cadeau. Et son caractère de gamin narquois peu à peu reprenait le dessus; sa figure se détendit, il n'y eut plus au fond de ses grands yeux clairs qu'une joie de vivre amusée. L'homme répétait sa demande, en mots d'autant plus timides qu'il la voyait plus gamine; lors elle éclata de rire, battit des mains, la mine gourmande, arracha un mignon paquet de sel qui se balançait aux doigts de Lukussu, et folle, svelte, exquise, prit la fuite dans une pirouette.

Chapitre IV

Des clameurs, des hurlements, une pétarade de coups de fusils, et des sifflements aigus et des hourrahs formidables. — C'est Tambwé.—Il apparaît soudain, roide, sévère, imposant, dans un coup de théâtre évidemment voulu; ses guerriers dressent derrière lui comme un mur d'arcs, de lances et de fusils.

Un foudroyant silence est tombé sur le marché.

Après un temps d'arrêt, Tambwé reprend sa marche à pas très lents... Ses femmes, avec des gestes désordonnés et des cris de joie, se précipitent au devant du maître, lui font une haie de leurs corps prosternés, le front dans la poussière. Et toutes les têtes aux alentours, obéissant au rite consacré, heurtent le sol avec humilité.

Il y a dans un angle de la place un gros arbre, sorte de faux boabab, où est appendu le grand tambour de guerre dont l'emploi est le privilège exclusif des chefs suzerains. Ce tambour est étrange ; il atteint à peu près les dimensions d'une harpe dont il affecte d'ailleurs la forme ; il est fait d'une épaisse planche de bois de fer, intérieurement évidée sur toute sa superficie, sauf à l'extrême bord d'un côté, lequel bord est large de dix doigts et constitue l'armature de l'instrument. Les deux faces du tambour vont s'amincissant en courbe : cette variation d'épaisseur permet l'exécution de toute une série de gammes ; l'instrument, frappé alternativement des deux côtés avec un bâton garni d'une boule de caoutchouc, possède une si extraordinaire sonorité que les chefs vassaux, — qu'il sert notamment à rassembler, — en perçoivent le son à deux et trois lieues d'éloignement. Même Tambwé, que des guerres incessantes avec ses voisins Tchibaka et Mukoko tenaient sur un perpétuel qui-vive et avaient à la lon-

gue rendu ingénieux, — était parvenu à faire du grand tambour de guerre une sorte de téléphone, c'est-à-dire qu'au moyen de battements et roulements conventionnels, il transmettait aux chefs, ses subordonnés, des avis, des renseignements, des ordres de marche ou de retraite, en un mot tout ce que lui dictait la stratégie adoptée.

...Ce fut vers l'arbre au tambour que se dirigea lentement le Chef des chefs. La *Mukalingué-Mwadi* s'était précipitée vers sa case, en revenait avec la protocolaire peau de léopard et suivie de deux esclaves chargés du siège royal, soit une chaise de bois, assez élevée et de forme plutôt indécise, mais décorée, à chaque montant du dossier, d'une tête de femme étrangement et caractéristiquement sculptée.

Lors, Tambwé s'étant assis, ses guerriers se débandèrent en tumulte sur la place; déjà plus rien n'existait pour eux, rien que le *malafu* et les pipes; et tandis que leurs rires et leurs chants s'enflaient d'ivresse, la grosse

voix du marché avait repris son bourdonnement affairé et les femmes, obéissant à l'universel instinct qui leur est propre, oubliaient l'importante aventure de l'arrivée du chef redouté, pour le marchandage d'un miroir ou d'un collier de verre.

Tambwé, immobile et muet, tenant par le canon son fusil appuyé au sol, les yeux félinement mi-clos, regardait. Alors s'approchèrent un à un les chefs des *bilolos* (1) et les dignitaires présents, afin de souhaiter la bienvenue à leur suzerain et maître. Le premier fut Mwarim-Vita, le capita de la Guerre, un géant à face dure et féroce. Silencieusement, à trois pas du chef, il se prosterna, front dans la poussière, et effectua sur le sol, avec ses poings fermés, un tambourinement cabalistique ; ensuite, toujours à genoux, — un morceau de terre blanche tiré de sa besace, — il écrasa de son pouce droit cette terre dans sa main gauche, frotta avec la poudre ainsi

(1) Petites chefferies dépendant d'un chef-suzerain.

formée, ses bras et le creux de sa poitrine, et, cérémonieusement, dit :

— Tambwé Mukalansengo, Mwarim-Vita, mwana Kalamba, nadi n'ghetti.

(Tambwé, chef des chefs, qui pleures après la guerre, fils de Kalamba, je suis ton esclave!)

Une longue minute, à travers ses longs cils baissés, Tambwé contempla son ministre ; son front esquissa une hautaine inclinaison approbative et entre ses lèvres un vague monosyllabe passa.

— Mû...

Puis il tendit la main droite.

Mwarim-Vita, relevé avec un intime soupir de soulagement, fit sur cette autocratique main glisser, rapide, la paume de sa dextre, applaudit deux fois, claqua rituellement des doigts, puis disparut à reculons dans la foule.

Tous, l'un après l'autre, se conformèrent cérémonialement à la même étiquette ; ce grand corps de roi, rigide, sans regard, avec son murmure monotone et son automatique frottement de main, faisait une figure si

impressionnante que peu à peu une angoisse affolée emplissait les âmes et que la place insensiblement se vidait autour de lui, comme balayée par une superstitieuse épouvante.

Tambwé est très grand : sa taille atteint un mètre quatre-vingt-dix. Membres grêles, poitrine aplatie, ventre proéminent. Teint d'un noir mat. La physionomie est sournoisement cruelle ; un pli têtu barre le front, un front bas, élargi par une calvitie précoce ; de gros yeux, striés de fibriles sanglantes, dont le regard insaisissable se dérobe derrière les cils mi-clos. Face glabre, nez large, lèvres lippues. Démarche lourde, un peu hésitante.

Rudimentaire, le costume de Tambwé consiste en une peau de bête serrée autour des reins, une cartouchière de cuir et un chapeau de forme indécise ; dans la ceinture, un de ces larges coutelas dont les Bakètes ont la spécialité ; une grosse poire à poudre et une besace pendent sur l'épaule gauche.

Tambwé est entre les grands chefs Bakètes de beaucoup le plus redouté et le plus redou-

table; son air apathique cache une vive intelligence et de réelles qualités. Plus énergiquement qu'aucun, il met en pratique cet axiome des chefs nègres : « Terroriser pour régner »; et, de fait, hautain, brusque, insociable, il est craint et détesté même par son peuple.

D'instinct, Tambwé est au fond plutôt doux et généreux, et il lui arriva, à jeun, de s'abandonner à ces bons sentiments; mais il est presque toujours ivre, d'une ivresse froide, maîtrisée, qui le mène aux conceptions les plus barbares, aux cruautés les plus inhumaines; même, ses ennemis le taxent d'anthropophagie.

La chefferie de Tambwé s'étend sur la rive gauche de la Buschimaie et il faut trois jours de marche par la route pour en traverser le territoire dans sa plus longue distance, du sud au nord, soit de Petit-Tchibaka jusqu'à la Lukèchi. La Lubi semblait devoir en être la limite ouest naturelle, mais l'incessante activité de Tambwé a reculé cette frontière,

en certains points, jusqu'à peine un jour du *boma* de Komango, chef des Mumugis, à trois heures de la Lulua.

Les voisins de Tambwé sont, au Nord, Tchikongo; au Sud, Tchibaka, Kabamba-Kabamba, Kandanji et Mukoko.

Un chef est resté célèbre dans le pays, c'est Mwatiamvo, chef des Balundas, lequel était jadis le maître incontesté de toute la région entre le Lubilage et la Lulua, mais dont le domaine peu à peu s'est si bien effrité au profit d'une dizaine de petits chefs gourmands, que Mwatiamwo n'est plus aujourd'hui que le roitelet modeste d'un coin perdu vers le lac Dilolo.

A l'Est, le long de la Buschimaie, vivent les Bena-Kanioka, dont les chefs les plus importants sont Kayéyé et Kanda-Kanda.

La chefferie de Tambwé est une large zône, relativement peu accidentée, coupée d'une infinité de ruisseaux, avec de merveilleuses galeries forestières et de grands marais de sel qui sont une des caractéristiques de la région.

Elle comprend, en dehors des villages et hameaux propres à Tambwé, une cinquantaine de *bilolos*, ou petites chefferies, lui soumis de gré — parce que trop faibles pour se défendre — ou de force, après de sanglantes et interminables querelles. Ces *bilolos* paient toutes les dix, six ou quatre lunes, — même tous les jours s'il s'agit de *malafu*, — une redevance en nature proportionnelle à leur importance et déterminée suivant les règles les plus fantaisistes. En revanche, Tambwé doit à ses *bilolos* aide et protection en cas d'attaque et les femmes, les enfants et les vieillards ont le droit de se réfugier à l'intérieur de son *boma*.

Ce *boma* constitue au reste, avec son fossé profond et les meurtrières pour fusils dont est percé le rempart, en raison surtout de l'armement incohérent, voire préhistorique, des tribus africaines, un ouvrage presque inexpugnable. Il porte chez Tambwé le nom spécial de *Tchipaka* et les habitants qu'il enserre sont appelés Ména-Tchipaka...

... A peine le dernier chef achevait ses salamalecs de bienvenue, Tambwé se leva et dans le grand silence qui de nouveau étreignait le marché, au milieu de ses femmes empressées, il se dirigea vers son *lupangu* et disparut derrière le rideau de verdure et les cases qui lui servent d'avant-plan. Mais le marché ne se réveilla plus; une débandade s'envola par tous les sentiers : les femmes partaient, lasses, sans rien dire, courbant la tête sous la corbeille lourde de provisions; des guerriers, gorgés de vin et de mangeaille, tant bien que mal se mettaient en route vers leur village : quelques uns, massés en un coin d'ombre, cuvaient leur ivresse dans l'épaisse fumée des pipes.

Lukussu, pliant distraitement son bagage, contemplait avec de gros yeux humides, tout au fond de la place, un groupe d'arbres derrière lequel Udinji, debout, comme perdue en un rêve, regardait.

Et Lukussu s'en alla, le cœur serré, songeant amèrement que la vierge, fille de chef,

avait ri de son offre d'épousailles, — sans voir passer là-bas l'hôte attendu, le chef pâle dont le costume blanc faisait une tache claire au milieu des guerriers de l'escorte.

C'était cet homme blanc qu'extasiée et tremblante, Udinji regardait.

LIVRE TROISIÈME

—

Chapitre I

Comme Jean Hornu sortait de sa tente, ce matin-là, et, heureux de vivre, s'étirait dans le soleil, il vit à quelques pas une jeune fille qui l'observait. Il avait remarqué déjà cette noiraude — ainsi qu'il appelait les indigènes — allant et venant autour de lui et de ses hommes avec une curiosité hésitante, secouée malgré tout d'une terreur telle qu'au moindre geste elle prenait la fuite comme un oiseau; même Jean Hornu n'avait pu se défendre, si peu qu'il l'eût regardée, de lui trouver un cachet spécial, extraordinaire chez une négresse, un intraduisible quelque chose qui la rendait sympathique et intéressante au milieu de l'insignifiance de ses congénères.

Elle semblait ce matin-là moins farouche et

se contenta, lorsqu'elle se sentit découverte, d'arranger son pagne sur ses épaules avec un petit air pudique si amusant qu'il fit éclater de rire Jean Hornu.

— Eh bien ?... Approche !... Bonjour !...

La jeune fille resta sans bouger. Riant toujours, le blanc bourra sa pipe, l'alluma longuement, examinant dans une songerie le réveil des cases autour de lui, les femmes affairées à la préparation du repas du matin, les enfants nus livrés à de criaillantes parties ; il suivit des yeux un taureau familier qui, de hutte en hutte, s'en allait, quêtant quelque pitance ; et à cette heure où le soleil porte encore en soi une caresse d'aurore, une philosophique satisfaction dilatait sa poitrine et il sentait sur son corps sain l'onction d'un bien-être infini.

Soudain, il vit la fillette près de lui.

— Ah !... Tu es là... Bonjour !...

La contraction de cette figure d'enfant montra à Jean Hornu que, malgré tout, elle ne se rassurait pas ; il adoucit sa voix, se fit

très tendrement paternel; en somme ignorant de l'idiome, il lui parlait un langage bizarre, mi-bakète, mi-baluba, ponctué de gestes explicatifs qu'il faisait aussi menus que possible.

— Voyons, *m'botémèso* — les beaux yeux, — n'aie donc pas peur... Quel est ton nom?

Elle restait muette, effarée, avec un éperdu balancement des bras; elle finit par rire, d'un rire soulagé qui découvrait à peine ses dents blanches.

— Bravo! tu t'apprivoises!... Donc tu t'appelles?

— Udinji.

— Quel âge as-tu?

Il dut répéter; elle ne comprenait pas, cherchait à se rendre compte, semblait finalement heureuse de cette connaissance faite; même Jean Hornu s'étant allongé dans son rocking-chair, elle s'assit auprès de lui sur une souche.

Ils causèrent tant bien que mal, appelant à l'aide toutes leurs notions, l'une de baluba, et l'autre de bakète; Jean finit par conclure

qu'Udinji avait douze ou treize ans, était fille de Tambwé et de la Mukalingué-Mwadi, et possédait un petit frère nommé Tombolo. Il ne se lassait pas d'entendre son babillement d'oiseau, heureux de son enfantillage et que ce sentiment pur vînt à lui, trompât sa solitude, le reposât de la sordidité grasse, ivrogne et rapace de toute cette négraille. Quoiqu'il détaillât admirativement Udinji d'un œil connaisseur, nulle pensée charnelle ne lui montait en l'esprit; précisément parce qu'elle était belle et pure, presque exceptionnelle, un élan paternel portait son cœur vers cette enfant avec la spontanéité qui est le propre des âmes isolées; il rêvait de s'attacher à cet inculte petit être, d'étudier ce caractère primitif dans lequel il avait comme la divination de sentimentalités bizarres, de faire de cette fillette sa fille à lui, Jean Hornu, une fille de l'éclat de laquelle il pourrait être justement fier, car lui seul aurait éliminé la gangue et analysé et purifié les clartés de cette pierre précieuse, Udinji !...

with ainis.

— Et tu les aimes, ta mère et Tombolo ?

Mais il n'insista pas ; en dépit de toutes les circonlocutions, elle ne se représentait pas le fait d'aimer, d'avoir quelqu'un ou quelque chose de « cher », pas plus d'ailleurs qu'elle n'avait notion précise des sentiments en général ; mais Jean se réservait d'y revenir, de plus en plus pénétré de son impression que des instincts couvaient sous cette ignorance, craignant toutefois qu'une maladresse effarouchât cette âme docile et la fît se refermer jalousement.

— A quoi t'occupes-tu ?

— J'aide au ménage ; tantôt, quand le soleil sera plus haut, je vais partir aux champs tirer les arachides...

— Cela t'amuse ?

— Mais oui... Puis il y a des arbres, des fleurs, des papillons...

Elle citait simplement, en mots hachés, sans commentaires ; mais le fait seul de détailler la nature trahissait en elle l'instinct du beau et l'esprit d'observation.

— Et les oiseaux ? Tu en as vu de grands déjà ?

— Oh ! oui !

Udinji était heureuse ; cette conversation la fatiguait et pourtant, sans trop savoir pourquoi, elle eût voulu la voir durer longtemps, longtemps. Avec ses petites mains alertes, elle montrait des largeurs d'envergures d'oiseaux ; elle finit par ouvrir très larges ses bras, avec une drôle de figure apeurée, et elle hochait la tête en répétant :

— Oh oui ! oh oui !

— De quelle couleur, les oiseaux ? *Mutoke* ? (blancs).

— Oui, mutoke.

— Et encore ?

— *Mufike*... (noirs).

— Et encore ?

— *Mukonzo*...

Udinji ne savait plus, sa notion des couleurs s'arrêtait là ; tout ce qui n'était ni mutoke, ni mufike, était pour elle *mukonzo* : rouge ? *mukonzo ;* bleu ? *mukonzo ;* vert ? *mukonzo*.

Jean Hornu, peu à peu, s'effarait de cette ignorance, de ce non-soupçon de l'existence des choses, et devant le néant que ce premier entretien lui révélait, la tâche si allègrement assumée, sur la foi d'une bonne première impression, lui parut décidément lourde et compliquée; ce lui fut un soulagement d'entendre par-dessus les cases la voix de la *Mukalingué-Mwadi* rappelant la jeune fille.

— Au revoir, Udinji !...

Il lui avait pris la main et lui donnait de petites tapes amicales qui la firent sourire.

— Au revoir, *Kamaie!* dit-elle.

Udinji disparut derrière les bananiers aux longues feuilles courbées, et Jean Hornu, rêveur, songeait à ce nom bizarre qu'elle venait de lui donner spontanément.

— Eh bien, va pour *Kamaie!* — fit-il en se levant, justement je cherchais un nom nègre.

Lors, rallumant sa pipe, il s'en alla surveiller ses travailleurs.

*
* *

A vingt-huit ans, Jean Hornu vivait sa septième année d'Afrique. Un seul congé, vers la fin de la quatrième année, et encore Jean avait débarqué à Matadi huit mois à peine après le départ, avec la nostalgie de la brousse et du soleil. C'était un véritable tempérament d'Africain qui, son tribut une fois payé aux fièvres locales, se trouvait aujourd'hui comme immunisé; puis cuirassé contre le spleen, heureux de cette existence bohémienne de l'explorateur, prêt à s'enfoncer sans scrupules dans les pires régions inconnues; non brutal, mais d'une rudesse excessive et d'ailleurs indispensable, non embarrassé d'affections ni sentiments inutiles; nerveux, infatigable, doué d'une force morale et d'une résistance physique qu'on n'eût point soupçonnées en ce maigre garçon blond, à face glabre et mains longues.

A vingt et un ans, à peine majeur, porteur d'un bagage d'érudition plutôt léger, Jean Hornu s'était embarqué pour le Congo, écœuré de disputer l'os d'une position sociale

aux cinq cents roquets qui y prétendaient en même temps que lui. Il sortait de l'armée où, sous-officier de cavalerie, il avait mené une existence assez bruyante, non exempte de duels et d'aventures diverses; il en avait — comme dit le peuple — « vu de grises »; et c'était précisément cela qui l'avait aguerri, « d'en voir de grises », ce qui, greffé sur son tempérament prédestiné, faisait de lui par excellence l'homme du Congo...

Chef de secteur à la Luluarienne, un important syndicat commercial aux attaches étroites avec l'Etat, son rôle consistait moins dans la surveillance des factoreries de son secteur qu'en explorations en vue de l'établissement de nouveaux postes. Une singulière bonne fortune l'avait jusqu'à présent secondé et la maestria avec laquelle il avait installé Bachi-Banji et N' Kingo, l'avait presque auréolé d'une légende. Mais le féroce Tambwé demeurait son objectif: ce chef redoutable, roi de Bakètes réputés anthropophages et d'une irréductible sauvagerie, s'était toujours refusé

à la moindre accointance avec les blancs et même avait déclaré la guerre à ceux qui partis de Kanda-Kanda, avaient entrepris de pénétrer dans sa région.

Jean Hornu usa de ruse ; de Kanda-Kanda il descendit la Buschimaie jusqu'au passage d'eau de Kawonbo, y installa, d'accord avec Kasongo, chef de ce village, un capita acheteur, — et s'enfonçant de là à quinze kilomètres dans la brousse, s'en fut habiter Tchikongo, chez Kaniembe, un vieux chef paisible, à barbe grise, lequel ne vit pas la moindre difficulté à la formation d'un poste dans son village.

Qu'advint-il exactement ? Tambwé eut-il un retour de conscience ? Comprit-il que son insociabilité contrecarrait ses intérêts ? Fut-ce simple jalousie, caprice d'exiger ce qu'on ne lui offrait plus ? — Toujours est-il que Jean Hornu apprit un jour que Tambwé marchait sur Tchikongo avec cent cinquante guerriers armés de fusils à pierre et à piston. Le pauvre vieux Kaniembe, terrorisé, craignait une

attaque, suppliait Jean de détourner de lui ce calice en s'en allant...

Il ne s'agissait, en réalité, que d'une visite amicale au cours de laquelle, très incidemment, Tambwé annonça avoir décidé d'emmener Jean Hornu, « qui vivotait si risiblement dans un hameau au lieu de s'installer chez un chef puissant... »...

Jean, la pipe aux dents, marchait le long du *lupangu*, au bout duquel une équipe de travailleurs réquisitionnés par Tambwé, s'occupaient à construire une maison au « chef blanc ». Il songeait, en souriant, à ses tergiversations lorsqu'il avait fallu se mettre en route, armé au total de deux fusils, avec, pour tous compagnons, un boy de huit ans, un Loango, sorte de factotum-cuisinier, et un ex-caporal de l'Etat, très fier de ses fonctions de linguistère et qui traînait derrière soi une femme et une servante.

Et ce voyage en *tippoy*, interminable, à travers des bois, des herbes, des marais, sans jamais un chemin frayé !... Quel soulagement

lorsqu'au bout de trois jours, au sortir de la forêt, ils avaient aperçu, dans le soleil, Tchipaka, le *boma* de Tambwé, la halte définitive que la fatigue générale transformait en Terre promise.

Et Jean encore aujourd'hui se sentait si heureux de son succès qu'il prit son élan pour courir, dans un enfantin besoin d'expansion, et qu'il lui monta aux lèvres un refrain de café-concert dont les auteurs eussent été fort surpris d'entendre l'écho par là-bas.

Chapitre II

Jean voyait sa maison s'élever rapidement. Dès le lendemain de son arrivée, Tambwé l'avait autorisé à la construire, avec une spontanéité qui trahissait son ambition jalouse de n'être jamais battu en brèche par un voisin, sur quelque terrain que ce fût.

Or, le grand chef, lors de son expédition à Tchikongo, n'avait pu ne point être frappé par l'importance de l'habitation de Jean Hornu, une maison spacieuse, très haute, entourée d'une véranda. Aussi il n'eut de cesse que les travaux fussent commencés, et chaque jour, curieux et admiratif, il s'en venait juger de leur progrès.

Malgré sa satisfaction de ce zèle et en dépit des plus amicales protestations, Jean Hornu ne se sentait pas rassuré; certes, sept ans d'Afrique le familiarisaient avec les barbares

façons des nègres : nonobstant, les allures fermées et les mots vagues de Tambwé l'inquiétaient, l'entretenaient dans l'angoisse d'un guet-apens ; puis à ce souci de sa sécurité personnelle se mêlait celui de sa responsabilité vis-à-vis de la Luluarienne. Un insinuant et décisif « Donne tout cela ! » l'avait forcé, dès l'arrivée, à délivrer à Tambwé ses caisses de perles, ses ballots de tissus, toute la richesse de son bagage ; mais de paiement, nulle nouvelle, et Jean, précisément ce jour-là déprimé par une nuit sans sommeil, songeait qu'à coup sûr une maison offre de l'intérêt, mais qu'un amas de rondins, de planches et de pisé ne balancerait guère la valeur de ses marchandises et les dangers assumés pour les amener dans ce *Tchipaka* vierge et féroce, où plus qu'en aucun district du Congo, l'âme du pauvre blanc se sent exilée de l'humanité.

— Bonjour, Kamaie !

Telle une compagnie d'oiseaux qu'effare un bruissement et qui, d'un seul coup, disparaît

dans une débandade d'ailes, ainsi les pensées mornes de Jean Hornu avaient fui et, tout ému, il ne savait plus rien que les profonds yeux et les dents blanches d'Udinji.

Une semaine, depuis leur premier entretien ; et chaque matin, l'heure pour la jeune fille de s'en aller aux champs les trouvait perdus dans une causerie délicieuse dont la naïveté ravissait Jean et dont il sortait de plus en plus attaché à Udinji.

O l'exquisité de cette âme d'enfant, la douceur de son épellation des choses de la vie, sa réjouie stupeur des moindres détails !

Jean et Udinji se comprenaient aujourd'hui clairement, s'étaient créé une langue hétéroclite, un *piagin* dont l'incompréhensibilité pour tous faisait une des joies de la jeune fille. Il s'était amusé à lui inculquer un mot français, « oui », dont l'articulation s'harmonise avec les « wa » et les « wu » de l'idiome bakète et dont Udinji émaillait toutes ses réponses...

— Bonjour, Kamaie !

— Bonjour, Udinji!...

— Et comment trouves-tu ma maison ?

Muette, elle leva les yeux avec un regard émerveillé ; elle questionna :

— Loin, là-bas dans ton village, tu as aussi une maison ?

— Bien plus grande !

Udinji incrédule fit une moue fâchée, croyant qu'il se raillait d'elle.

— Et ta mère ?

— Elle habite avec moi.

— Et ton petit frère ?

— Je n'en ai pas...

— Ah !...

— J'ai une sœur...

— Une sœur ?...

— Oui, une petite cheffesse, si pâle, si fine, si gentille...

Udinji ne répondit pas ; elle montrait cette physionomie attristée que, sans s'en rendre compte, elle avait chaque fois que Jean lui parlait d'une femme.

— Et le grand chef, ton père, combien a-t-il d'épouses ?

— Une...

— Une!?!

Eh quoi, une seule femme! Elle qui taxait la richesse d'un chef au nombre de ses concubines, constatait cette unité avec un désenchantement si vif que Jean en fut frappé; il eut niaisement peur que cela lui nuisît en l'esprit de l'enfant, s'embourba dans des justifications... Mais déjà la cervelle d'oiseau d'Udinji considérait un autre sujet.

— C'est demain que les Bilolos viennent payer le tribut.

— Demain!... Ah!...

Dans ses récents entretiens avec Jean Hornu, — la veille encore, — Tambwé avait fait de fréquentes allusions à ce paiement du tribut de ses vassaux, et même Jean s'était imposé cette date pour respectueusement s'informer de ses marchandises auprès de son hôte. Ce fut à son tour de détourner la conversation, dans le souci de masquer ses sourdes inquiétudes.

— Où vas-tu, ce matin?

— Cueillir du maïs, très loin, le long de la forêt.

— Si je t'accompagnais?...

La proposition à peine formulée, Jean la regretta; mais le moyen de se dédire devant la radieuse surprise de cette enfant? la force aussi de se dégager, alors que d'un mignard geste appris de Jean, elle se cramponnait à sa main déjà?

Hornu fit à son factotum-maître Jacques quelques rapides recommandations, fut chercher son mauser sous sa tente, — et ils partirent, très doucement, avec la pudeur inexpliquée de ne rien dire durant la traversée du village, dans la révolution de la gent indigène où les femmes suivaient Udinji et Jean avec d'impudiques yeux jaloux et quémandeurs qui faisaient hâter le pas à la fillette et dont cet en somme pauvre naïf garçon de Hornu ne s'apercevait pas.

Ils marchèrent le même chemin qu'Udinji avait fait le jour de son rêve. Précisément en traversant Mwana-Ditu, elle aperçut cette

fois encore, devant sa case, la vieille Lubombèle dont les incantations sont propices aux mariages; ses idées peu à peu glissaient à un rapprochement entre cet autre matin et aujourd'hui; instinctivement, avec une flamme intime, elle ne pouvait s'empêcher de penser que les événements confirmaient étrangement son rêve et elle se sentait pénétrée d'une mollesse bienheureuse. — Câline, elle prit la main de Jean, fit une douce pression, et ils marchèrent ainsi, absorbés, sans rien dire, jusqu'au *boma*.

La difficultueuse sortie de la palissade, le passage du fossé, secouèrent leur obsession; même ils rirent, à une épouvante comiquement exagérée par Jean, au milieu du rudimentaire pont-levis.

La forêt déroulait devant eux son rideau de mystère; à la lisière, des éclaircies faisaient des taches claires de soleil; des oiseaux chantaient, semblaient répondre aux mille cris de la plaine.

Udinji parlait d'arbres, de fleurs, avec force

explications, dans son ignorance des noms exacts: le tulipier du Japon à fleurs rouges, le palmier-élaïs, le kichsia, l'euphorbe-candélabre, et surtout les multicolores orchidées qu'elle nommait peureusement « les fleurs des *mukichis* », sous l'incitation de la fantasmagorie des pétales.

Ils s'assirent au coin d'un champ de millet, à l'ombre de deux bananiers grandis là par surprise; seulement alors Udinji s'aperçut qu'elle avait oublié sa corbeille. La jeune fille riait; c'était ma foi trop loin pour s'en retourner et cet inattendu de paresse ferait de leur bonne promenade une équipée exquise! Mais Jean grondait; il éprouvait un malaise indéfini, que le travail eût rompu, alors qu'une causerie, par ce soleil, dans l'atmosphère d'école buissonnière qui baignait leurs âmes, ne pouvait que l'augmenter dangereusement.

— As-tu vu déjà les favorites de mon père, le grand chef?

— Non...

La voix d'Udinji se fit confidentielle.

— La première est Tumba : on dit que pas une femme n'a poitrine comparable ; et les yeux de Galula ! un esclave les avait contemplés de trop près : il a fallu le tuer, les *mukichis* noirs avaient pris sa pensée et il se roulait dans la poussière avec des rugissements... Et Tchalala, une fille jaune venue de pays inconnus ?...

Jean n'entendait pas ; au travers des paroles, il écoutait parler l'âme d'Udinji, et cette âme lui semblait tout à coup profonde et mystérieuse. Son malaise s'accentuait ; très loin encore, tout au fond de son animalité, des instincts s'éveillaient qui bousculaient singulièrement ses rêves de paternité.

Udinji racontait, insistait sur des détails d'intimité troublante ; sa voix paraissait toute changée, son regard avait noirci, une caresse montait de son corps frôleur ; plus rien d'enfantin n'émanait d'elle et elle se trahissait brusquement femme, femme sauvagement amoureuse.

Alors Jean Hornu vit son erreur : la gami-

nerie de cette femme, son vague élan vers des sphères supérieures instinctivement soupçonnées, la figure d'enfant, le caractère superficiel et naïf, tout cela constituait une perversion de la nature; Udinji était l'être anormal, le monstre en qui s'exagéraient les tares de la race! De même que le chassieux et boursoufflé petit Tombolo incarnait les appétits de sordide buverie et mangeaille propres aux nègres, Udinji, l'admirable statue, synthétisait en ses flancs les tempéraments exacerbés des femmes bakètes, leurs instincts de vice compliqué, — comme une prédivination des civilisations lointaines où l'amour n'est plus que frôlements et fausses pamoisons.

— Allons nous-en!...

Il partait sans l'attendre. Très souple, docilement elle le suivit, avare de protestations; et dans sa tristesse apparente une fête chantait, car cette rustique femme ignorante avait compris : l'homme s'enfuyait, il était vaincu, et il dépendait aujourd'hui d'elle seule, Udinji, que la victoire devînt triomphe.

Chapitre III

— Eh bien ? fit Tambwé à mi-voix en se penchant vers Jean Hornu, t'ai-je trompé ? suis-je pas un chef puissant ?

— En vérité, tu es un grand chef !

Satisfait, Tambwé retomba dans son contemplatif silence.

Trônant dessus sa chaise à têtes de femmes, devant le *lupangu*, sur cette place réservée à ses réceptions, le chef voyait autour de lui tout l'appareil de son omnipotence. A sa droite, Kasongo et Mwarim-Vita, les deux antagonistes capitas de la Paix et de la Guerre, semblaient l'incarnation séparatiste de Tambwé à jeun et de Tambwé ivre ; à sa gauche, Jean Hornu ; en arrière, courbée, ridée, les yeux étranges, la vieille Vumbi qui paraît baignée d'une atmosphère d'épouvante, un peu parce que mère du chef, surtout en raison

de son âge avancé ; on se plaisait à la considérer comme sorcière, entretenant un obscur commerce avec les mânes des ancêtres, — l'englobant au reste dans cette mysticité réprobative dont les nègres entourent les rares femmes qui atteignent la soixantaine. Tambwé s'était tôt rendu compte du rôle à réserver à sa mère dans sa politique de terrorisme et elle présidait à toutes les palabres, hoquetante et dodelinante, toujours muette, ses grands yeux perdus et effarants semblant lire au fond des temps futurs.

Derrière la vieille Vumbi, quelques gros bonnets du *Tchipaka*, simples comparses tolérés, fumaient imperturbablement.

— Oui, en vérité, je suis un grand chef ! répéta pour soi-même Tambwé.

Il regardait devant lui les chefs tributaires, assis en demi-cercle sur le sol, jambes croisées, et qui formaient le groupe le plus original. Ils étaient arrivés chacun avec leur escorte de guerriers et de porteurs, et cette escorte demeurait massée derrière eux, dé-

paysée, en cette attitude morne et rancunière du chien fouetté. D'aucuns, inquiets du protocolaire abandon de leurs armes, surveillaient le fusil ou l'arc du coin de l'œil, jetant à leurs hommes un muet « garde à vous ! » par leurs sournois regards de connivence.

Dans le ciel bleu, voilé comme d'une gaze pâle, le soleil marquait le milieu du jour ; une petite brise passait sur la cime des élaïs, éveillait un bruissement dans les longues feuilles des bananiers.

Jean Hornu, impressionné, regardait aux arbres-fétiches se balancer les carcasses et les ossements blancs de lumière.

A un signal du grand chef, le capita de la Paix commence l'appel. Ce n'était pas un des moindres mérites de Kasongo, de connaître non seulement les noms des quelque cinquante vassaux de son roi, mais le détail de leurs obligations et servitudes ; sa science sur ce terrain n'avait guère de comparable que la rapace et implacable mémoire du suzerain lui-même...

— Mutchisungu !

Un petit vieux s'avança, tête et barbe grises; on le nommait Lambilambila. Péniblement il accomplit les salamalecs de rigueur, claqua des doigts, puis fit signe à ses porteurs lesquels déposèrent aux pieds de Tambwé la dîme traditionnelle de Mutchisungu: cinq corbeilles de maïs, deux de manioc et dix calebasses de malafu frais.

Lors Kasongo dit:

— Lambilambila, notre maître à tous, Tambwé, le Chef des chefs, est content de toi. Tu seras certainement heureux d'apprendre que dans sa haute sagesse il a appelé ici un chef blanc.

Lambilambila hochait la tête, impassible, avec néanmoins une sourde inquiétude de ce qu'exigerait la fin de ce discours imprévu et enfariné.

— Dans les magasins du chef blanc, tes guerriers et tes femmes trouveront des perles, des colliers, des tissus et cent merveilles inconnues....

Cette perspective mit un sourire aux lèvres de Lambilambila qui se retourna comme pour prendre à témoin ses compagnons.

— Le chef blanc acceptera en paiement du caoutchouc et de l'ivoire.

Le vassal attendit un peu, épiant les yeux et la bouche de Kasongo ; quand il vit le discours décidément terminé, un immense soulagement dilata son cœur et il éclata d'un large rire muet qui dévoilait sa bouche édentée. Il observa :

— Mes gens ne connaissent pas le caoutchouc...

— Ils apprendront !

Et Lambilambila s'écarta sur ce mot, heureux de la bonne nouvelle dont il serait demain l'émissaire auprès des siens, songeant à l'allégresse générale à cette révélation d'une richesse insoupçonnée, et déjà perdu dans une supputation de fols bénéfices représentés par d'interminables théories de calebasses de malafu.

— Mudjamba...

— Mukombé...

— Mululu...

La cérémonie s'accomplissait monotonement, selon les rites ; les chefs défilaient, versaient leur contribution, opinaient plus ou moins allègrement à la mercuriale de Kasongo, et disparaissaient dans quelque coin du *Tchipaka* avec une hâte d'échapper à cette atmosphère officielle, de ne plus voir la face rude et fermée du chef, et surtout pressés de sacrifier à la pipe et au vin de palme.

— Mutchileta...

— Mulandaie...

— Muswaswa...

Soudain la voix de Tambwé gronda, telle un tonnerre.

— Muswaswa, du village de Muswaswa, est-il prisonnier de ses femmes, que je vois ici, à sa place, un guerrier ?... Qui es-tu, toi ?

— Kalala.

— Où est le tribut de Muswaswa ?

L'homme, tremblant, le corps moite d'une sueur d'agonie, montrait des mannes de maïs

et deux moutons entravés que les porteurs achevaient de ranger.

— Ton maître se moque-t-il ? La dure leçon que lui a valu notre dernière guerre suffit-elle peut-être pas ?... Où est la femme, jeune et vierge, qu'il s'est engagé à me fournir ?...

Un silence terrifié planait ; le pauvre Kalala restait sourd et muet, pétrifié par la bourrasque, ne sachant plus rien des excuses longuement préparées, ni des indemnités que Muswaswa — véritablement et gravement malade — l'avait chargé de proposer au terrible suzerain. Il bredouilla :

— Grand chef, Chef des chefs... et finit par s'en aller, titubant, ahuri, tandis que Tambwé retombait dans son impassibilité morne et que le cortège des chefs continuait.

— Kabuiki...

— Kamafu...

— Mutchiwaie...

— Muditu...

Jean Hornu contemplait ce défilé d'un air vague, l'esprit ailleurs ; il regardait s'allonger

la file des corbeilles de grains, des animaux, des pots de malafu, et dans une hallucination il voyait cette file former une perspective infinie, l'entraîner tout là-bas, loin de cette foule stupide, loin de cette ivresse et de cette brutalité, tout là-bas, vers la maison maternelle, si claire, si douce, peuplée de tendresse et d'intimité.

— Mananaie...

— Misumba...

— Tchiloba...

... Voici que s'achève le repas familial; c'est l'heure où, son labeur terminé, chacun rejette le souci des affaires et s'abandonne à la reposante flânerie de l'esprit. Le papa superficiellement parcourt les journaux du soir; la maman, rêveuse, va tricottant, dans ce besoin de constante activité propre à certaines ménagères; et le piano vibre sous les doigts distraits de Magda, leur fille.

Mais adieu, journal! adieu, tricot!

Voici que Magda chante : c'est la quotidienne sérénade des vieux parents et quoti-

diennement aussi une même extase les grise.

La voix de Magda est à la fois grave et douce, elle possède une ampleur infinie dont l'auditeur sent en son âme trembler l'écho ému.....

Perdu en son évocation du logis familial, Jean s'imaginait l'entendre, cette voix profonde de la sœurette, et des ressouvenances lui venaient des romances préférées; rien de l'insipide vie ambiante ne l'atteignait plus et les êtres, autour de lui, se mouvaient comme dans un brouillard. Peu à peu son esprit glissa à la pensée d'Udinji; d'instinct, malgré sa rancune de l'aventure de la veille, il fut reconnaissant à la jeune fille de ce qu'elle pouvait être une transition, de ce que les ferments de civilisation endormis en elle la faisaient moins animalement matérielle que ses congénères et rendaient possible, entre cette négresse et lui, une affection consolatrice. Cette pensée atténua sa désillusion et apaisa son cœur effervescent.

— Tchisungu!...

— Mwana-Ditu !...

— Oui, en vérité, je suis un grand chef !...

Jean Hornu tressaillit, rappelé à la réalité par ce leitmotiv quémandeur de bravos; il s'inclina admirativement, secoua la tête, décidé à bannir son obsession. Il regarda s'avancer deux vieillards lesquels se prosternèrent à six pas de Tambwé en tendant vers lui humblement les mains.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

— O Chef tout puissant, daigne voir en nous les modestes ambassadeurs de Musasa et de Misanda...

Un insaisissable sourire de triomphe plissa la lèvre de Tambwé, mais sa face resta impassible et il ne fit pas un mouvement.

— Musasa et Misanda t'offrent leur soumission...

Sans répondre, le grand chef se mit debout, fixa longuement son capita de la Paix, eut un vague regard vers les deux têtes grises courbées dans la poussière, et disparut en son *lupangu*, suivi de la vieille Vumbi hoquetante et dodelinante.

Alors Kasongo s'approcha des ambassadeurs, frappa d'un léger coup de stick leurs épaules prosternées et dit :

— Le maître Tambwé ordonne : il attendra sous trois jours les vaillants chefs Musasa et Misanda ; leurs escortes et leurs armes demeureront en dehors du *boma* ; et le maître Tambwé, ayant entendu leurs excuses et soumissions complètes, décidera selon son bon plaisir.

Chapitre IV

Les villages limitrophes de Misanda et Musasa, — car suivant une traditionnelle confusion, les villages nègres et leurs chefs s'empruntent mutuellement leurs noms, — étaient, au début du règne de Tambwé, de florissantes agglomérations riveraines de la Buschimaie, à deux heures à peine du Tchipaka. Misanda et Musasa acceptaient d'autant plus amèrement la suzeraineté de Tambwé, qu'ils étaient quelque peu ses cousins et, comme lui, de sang royal; Misanda surtout, jeune, ambitieux, chef d'une population célèbre pour sa nervosité et son orgueil sauvage, rêvait l'indépendance et le moindre prétexte lui fut opportun pour secouer le joug; son voisin et ami Musasa l'imita docilement, avec toutefois plus de résignation que d'enthousiasme.

Ce fut une guerre désastreuse. Les arcs et les piques des Ména-Misanda et des Ména-Musasa se trouvèrent un vain armement devant les fusils des gens de Tambwé : un soir de retraite désespérée, les deux vaincus se revirent dans leur village, acculés à la soumission ou à la mort, n'ayant plus guère autour d'eux que des vieillards, des femmes et des enfants. Lors, comme ils n'étaient point doués de la courageuse et guerrière aberration de vouer tous ces faibles à l'extermination, comme aussi l'indomptable orgueil de Misanda se refusait à la soumission, ils se résignèrent à fuir.

Cette nuit-là vit un silencieux et pathétique exode ; les pirogues, où les pagayeurs se tenaient couchés sur le ventre, glissaient à la file dans le mystère des arbres et des roseaux, vers le Sud libérateur ; par instants, en la nuit exceptionnellement noire, une clarté illuminait la douce face calme d'un enfant endormi.

Misanda s'embarqua le dernier ; une insaisissable ligne blanche déjà déchirait l'horizon

et l'on percevait au fond de la forêt ce long bruissement sourd qui précède le réveil de la nature. La pirogue fuyait sur l'eau sombre ; Misanda regardait se fondre les toits noirs des cases, la tache obscure de ce qui avait été son domaine ; et, brusquement, cet homme fort se prit à pleurer : car il ne distinguait plus rien et le vide et le désarroi de son âme l'effaraient.

Les vaincus se réfugièrent chez les Kiokos, près de Kandanji, et obtinrent de reformer un village sur les bords de la Lulua. Usés de fatigue, éperdus de privations, ils crurent naïvement à l'enthousiasme désintéressé de leurs hôtes, ne se rendirent pas compte que la demi-civilisation des Kiokos les rivait à une oppression autrement cruelle que celle du sauvage Tambwé.

Le pays des Kiokos était depuis deux ans révolutionné par les Wambundus, — des caravanes mercenaires réunissant tout un monde louche de nègres de la côte, de mulâtres, voire de blancs échappés de quelque bagne,

— Wambundus envoyés par les trafiquants portugais et qui avaient à tâche de pervertir l'âme primitive des Kiokos en l'initiant à tout ce que la civilisation porte en soi de vicieux et d'ignoble, en développant les bas instincts de lucre et d'amour de l'alcool qui, plus que chez aucune race, sont nativement en germe chez le nègre.

Misanda et Musasa ne furent plus que les modestes sujets de Kandanji, et leurs gens, des esclaves taillables et corvéables à merci; il s'effectua parmi eux des raffles de femmes et d'enfants contre lesquelles les chefs ne trouvèrent point la force de s'insurger. Bref, Misanda, le grand chef virtuel du village, se sentait rongé d'un repentir amer; si peu apte qu'il fût à philosopher, il en arrivait d'instinct à songer que la distance et le temps remettent les choses singulièrement au point et que maints traits d'héroïsme et exploits patriotiques ne sont souvent, en fin de compte, que des équipées cruellement et inutilement sanglantes.

Rien comme le malheur n'use l'orgueil et l'ambition : Misanda ne songea même pas à protester lorsque Musasa, dans son modeste et craintif bon sens, proposa le retour vers Tambwé. La nouvelle de l'arrivée d'un commerçant blanc chez le grand chef bakète, acheva de les décider ; l'établissement d'une factorerie au Tchipaka trahissait en Tambwé un étonnant progrès de sociabilité, un premier acheminement vers la civilisation, acheminement dont ses vassaux ne pourraient que tirer heureux parti. Puis Misanda et Musasa se sentaient las et déprimés, ils enviaient presque une servitude qui les débarrasserait de leur responsabilité ; car gouverner constitue, dans l'infortune, un rôle singulièrement lourd, et c'est durant les périodes de malheur que se révèlent les rois vraiment dignes du sceptre.

Les Ména-Misanda et les Ména-Musasa se sauvèrent des Kiokos, gagnèrent le Nord à travers le territoire des Mumugis ; lorsqu'ils parvinrent à la forêt de Mukoko, ils y instal-

lèrent un campement provisoire, tant bien que mal fortifié, et envoyèrent à Tambwé deux ambassadeurs chargés de lui offrir leur soumission.

Le retour de leurs émissaires trouva les infortunés nomades assouplis à tout consentir. Quand Misanda arriva devant Tambwé, il n'aspirait plus qu'au repos et il acquiesça aux clauses du traité de soumission avec une humilité qui éveilla dans le cœur sec du grand chef un sentiment de définitif pardon.

Les Ména-Misanda et les Ména-Musasa furent autorisés à fonder un nouveau village aux emplacements qu'ils occupaient naguère ; et voici quels engagements principaux prirent leurs chefs :

« Les impositions, dîmes et tributs antérieurs seront majorés d'un tiers.

» Les gens de Misanda et de Musasa s'adonneront spécialement à la récolte du caoutchouc et fréquenteront les marchés du Tchipaka à l'exclusion de tous autres.

» Le grand tambour de guerre de Misanda sera délivré à Tambwé..... »

Maintenant accroupi au milieu des chefs-vassaux réunis en palabre, Misanda, le cœur calme, regardait distraitement s'élever la fumée de sa longue pipe bourrée de chanvre; tantôt il avait rituellement bu le vin et mangé la viande; et une béatitude était en lui, née peut-être d'un commencement d'ivresse, et tout lui paraissait très lointain, la fuite par la Buschimaie baignée de nuit, l'existence d'enfer chez les Kiokos et l'interminable calvaire du retour; il jetait à Jean Hornu, — assis près de Tambwé, au milieu des chefs, — de longs regards amis, plein de reconnaissance pour ce pâle inconnu dont la venue tranchait le nœud gordien de son aventure.

Le soir tombait tout doucement. Dans le ciel embrumé, le globe rouge-éteint du soleil faisait un étrange vis-à-vis au disque blanc de la lune; et dans ce décor recueilli du crépuscule, au sein du grand silence de la nature, la réconciliation des chefs ennemis se nimbait d'une solennité étrangement sanctionnante.

Voici que devant les cases s'allumèrent les

premiers feux. Le soleil avait maintenant tout à fait disparu; brillante, la lune baignait le village d'une douce clarté qui, laissant les contours flous et les coins pleins d'ombre, dotait les êtres et les choses d'une allure surnaturelle. La ligne des feux s'allongeait, formait sur la place un grand cercle d'illumination; par instants, une bûche s'effondrait, des étincelles fusaient. — Un brouhaha d'attente et d'énervement était dans l'air.

Tambwé avait décrété pour ce soir-là, en l'honneur des chefs, des danses à la lune...

D'abord arrivent les musiciens qui se groupent au centre de la place; l'un traîne un long tambour — tronc d'arbre creux et peau d'iguane; deux autres portent des tam-tams, plus petits, mais du modèle du tambour. Assis à califourchon sur leurs instruments, en cadence les exécutants frappent les membranes tendues et une mélopée chante sous leurs mains ouvertes.

Les Bakètes tirent de leurs rustiques *n'gomas* un incroyable parti; chaque point du

tambour offre une ressource, permet à leurs doigts experts des gammes de sonorité différente ; puis quelle virtuosité d'improvisation ! Quelle diversité de motifs et de mesure !

Ici les joueurs de *madimba*, un harmonica rudimentaire : cadre en bambou, lamelles de bois sonore et en guise de caisses de résonnance, des calebasses suspendues ; ces calebasses figurent plus ou moins des mirlitons ; elles sont latéralement percées d'un trou refermé avec la toile très spéciale d'une araignée commune aux *chimbeks* bakètes.

— Fi fu ! fi fu ! — Paraissent les flûtistes ; — Fi fu ! fi fu ! — ils tournent, ils dansent ; de leurs flûtes de Pan s'envole une polka quelque peu berceuse... Et de bourdonner, le grand tambour, et de chanter, les tam-tams, sous la fantasmagorique fantaisie des doigts !

Hommes, femmes, marmots, — chefs, guerriers, esclaves, — l'entraînement de la musique a nivelé toutes les castes et tous les préjugés : pour tous ces enfants, restés nature en dépit de la forfanterie de leurs gestes et

de leur fausse solennité, plus rien n'existe que la danse. Les femmes, un large cercle formé, tournent en file indienne autour des musiciens; déjà les hommes les enserrent, se meuvent inversement en rond. Fantastique tableau que cette ronde au clair de lune; la flamme d'un feu, par moments, illumine le masque monstrueux et grimaçant du maître de danse, les figures hagardes des danseurs, barbouillées de rouge et de blanc, zébrées de lignes et hiéroglyphes multicolores, telles des faces de clowns.

— Fi fu, fi fu! Pam papapam!

Les deux monômes circulaires s'arrêtent, se font face, et chaque couple de vis-à-vis se livre à un pas échevelé et fol, où les têtes, les torses, les membres, assouplis et disloqués, vont, viennent, glissent, se tordent, vire-voltent, se déjettent interminablement.

Une courte pause. Au feu de paille qu'un enfant entretient près d'eux, les tambourineurs chauffent la peau distendue de leur instrument. Les danseurs maintenant font

galerie autour de deux des leurs, Kandaie et Tiende, célèbres dans la région pour leur adresse et leur légèreté, lui et elle pour ainsi dire nus, également jeunes et beaux :

— Fi fu, fi fu! Pam, papapam!...

Ils sautent, ils tournent, ils dansent; leurs gestes peu à peu se précisent, se font caressants, frôleurs, lascifs, racontent le grand acte charnel; car la suprême phase animale est tout ce que ces primitifs conçoivent du poème de l'amour.

Le ventre nu et proéminent de la femme roule; il avance et recule, mime l'aguichante invite au mâle... L'aventure va se déroulant, traduite en gestes nets, en attitudes furieuses, puis extatiques... Mais voici survenir l'époux trompé!... Est-ce pas son couteau qui félinement a brillé dans la nuit?... Grâce!... Ah!... De l'amant fier il ne reste qu'un impuissant Abeilard!...

Et l'homme, admirable acteur, s'effondre pantelant et demi-mort, cependant que narquois, le ventre proéminent et nu de la femme,

par son roulement lubrique, appelle de nouvelles amours.

Tiende maintenant danse seule; elle rit; son torse se cabre, obéit à des ondulations félines; elle est le vice insatiable, l'éternelle assoiffée du baiser charnel.

Grisés, les hommes l'un après l'autre se présentent; mais leurs femmes, jalouses, s'interposent, offrent leurs charmes, montrent par une pantomime énergique qu'elles aussi sont belles et qu'elles aussi savent aimer; vers la *mussusumba* séductrice se tendent leurs petits poings menaçants...

Puis tout se mêle et se confond, danseurs, danseuses, flûtistes et tambourineurs, dans une bourrée infernale, au milieu d'un indescriptible vacarme; et comme en dépit de sa danse furieuse, chacun a réussi à ingurgiter de temps à autre du *malafu*, l'ivresse alourdit les membres, empâte les bouches, bestialise plus encore les attitudes; et la fête s'achève en orgie, une orgie effroyable et sordide qui peuple les coins noirs d'amants stupéfiés et de buveurs ivres-morts.

Chapitre V

Enfin l'habitation de Jean Hornu était achevée et, ce matin-là, le toit en arborait triomphalement une oriflamme bleue et jaune. Dans sa joie, Jean s'était plu, à titre de gratification, à partager entre ses travailleurs une pièce de cotonnade écarlate ; quelques calebasses de vin et pipes de tabac complétèrent l'enthousiasme de ces bonnes gens et Hornu, — maintenant étendu en son rocking-chair, à la véranda de sa maison, — heureux, se remémorait volontiers leurs gambades et leurs cris reconnaissants.

La maison certes affectait une simplicité biblique; telle quelle, en son décor de palmiers et bananiers, elle ne manquait ni de coquetterie, ni de pittoresque. Une large véranda l'entourait; pas d'étage; deux chambres, dont une réservée au maître du logis et

l'autre érigée en magasin ; derrière, une haute palissade délimitant ce que Jean nommait pompeusement ses « communs ».

Jean Hornu, doucement rêveur, la pipe aux dents, observait les allées et venues du personnel de la factorerie très affairé par l'emménagement des marchandises.

— Eh bien, Mampuia, la voilà tout de même finie !

— Oui, maître, la voilà finie...

Depuis sept ans, Mampuia, un batétéla, suivait Jean dans toutes ses pérégrinations ; il avait longtemps servi comme caporal à l'Etat du Congo et de son contact avec les blancs un certain vernis et une civilisation relative lui étaient restés ; en somme, un garçon précieux, assagi par la quarantaine, d'un dévoûment et d'une honnêteté éprouvés ; très fier de son titre de « linguistère de négoce » et de l'autorité lui dévolue sur le reste du personnel, il affichait vis-à-vis de Makoso, le lavadère, et de Tchimanga, le boy, de grands airs importants, de la plus risible solennité.

Et ce disait tout un satyrique poème, les « moussu linguistère », dont en son baragouin mi-français, mi-portugais, le boy, hardi gamin de dix ans, émaillait les moindres phrases.

Au fond, monsieur le linguistère de négoce faisait devant sa femme Tchala un très modeste personnage, et sa morgue vis-à-vis de ses subordonnés n'avait d'égale que son obséquiosité conjugale. A tout dire aussi, la première des qualités de Mampuia était précisément sa femme.

Tchala, proche aujourd'hui de la trentaine, fut pendant de longues années la femme d'un blanc; son pseudo-mari la dressa, lui révéla ces détails de toilette et ces soins intimes qui rendent la négresse d'un commerce possible; mais surtout, en homme pratique, il visa à faire d'elle une ménagère : Tchala sut cuisiner, laver, repasser, coudre, devint bientôt maîtresse absolue du *chimbek*, eut la main haute sur les boys... Le brave Mampuia remplaçait maintenant les boys; il acceptait sa dépendance — antinaturelle chez les nègres

— avec bonne humeur, ayant l'orgueil de sa femme et la perception, nulle chez tant de maris, des soins dont elle l'entourait, consolé des pires rebuffades si le boy Tchimanga le saluait d'un « moussu linguistère » très sonore et très servile...

— Dans six mois, la maison sera pour toi, Mampuia.

— La maison !... Pour moi !... La maison !...

Le pauvre garçon, effaré et radieux, fixait de si drôle façon Jean Hornu que ce dernier se prit à rire.

— Eh quoi ? Je ne puis vivre toujours ici !... Je compte t'y laisser comme capita acheteur.

La maison ! Capita acheteur !... Les grands airs importants de Mampuia eurent beau jeu ce jour-là ; il était à ce point pénétré de sa gloire qu'un moment il parut à Tchimanga imposant pour de bon et que Tchala, impressionnée, oublia de le quereller.

C'était l'heure de l'après-midi où une paix tendre endort le village ; les hommes chassent, pêchent, recueillent le malafu ; les femmes et

les enfants travaillent aux champs. Il ne reste guère devant les paillottes que quelques vieillards chauffant au soleil leurs membres ankylosés et des chiens somnolents, las des folles parties du matin.

L'astre-roi, le cap du zénith doublé, commençait maintenant à descendre; dans l'air passait la caresse d'une fraîcheur, un souffle doux animait les longues feuilles des bananiers.

Jean Hornu se sentait infiniment calme et satisfait; un mois de séjour au Tchipaka lui rendait le paysage familier; ensuite il s'identifiait si foncièrement avec le Bakète, d'existence uniformément simple et rustique, que posséder aujourd'hui une maison lui paraissait un luxe invraisemblable et qu'il se créait une fête du futile imprévu d'un emménagement.

Puis son expédition chez Tambwé prenait corps, il commençait à entrevoir enfin la réalisation du but poursuivi, pouvait croire que de sa semence de travail et de souffrance germerait quelque jour une triomphante ré-

colte. Aussi, dans la tiédeur de cette fin d'après-midi, au sein de la paix sympathique du village désert, Jean Hornu se sentait l'âme baignée d'un optimisme profond et délicieusement il envisageait l'avenir clair et prometteur.

Tout au fond de son cœur nonobstant, il éprouvait le regret sourd de sa bouderie avec Udinji : car ils se boudaient depuis leur malencontreuse promenade, pour une infinité de vagues raisons dont l'un et l'autre ne voulaient point se rendre compte ; leurs entretiens, fort espacés, se bornaient à d'énervantes généralités qui aggravaient leur mutuelle rancune ; même hier, c'est à peine si Jean serra la main tendue d'Udinji, exaspéré par ses indéchiffrables grands yeux et le très vague sourire mystérieux de sa lèvre.

... Jean secoua la tête avec le geste de rejeter très loin cet importun souci. Mille bruits maintenant réveillaient le *Tchipaka*; des gens passaient, retour des champs, portant des houes et des hachettes ; car la saison

sèche était venue et les indigènes donnaient toute leur activité au nettoyage et à la préparation des terrains.

— Bonsoir, maître...

— Bonsoir, bonsoir!...

Mampuia et sa femme regagnaient leur case, à cent mètres de la maison, suivis de Makoso et du boy, logés en commun un peu plus loin; et Jean les regardait s'éloigner, rêveur, heureux de sa quiète solitude...

Voici qu'il vit soudain s'avancer Tambwé en compagnie de la *Mukalingué-Mwadi*, de ses principales femmes et de la vieille Vumbi, sa mère; des esclaves suivaient, chargés de victuailles et de malafu : deux d'entre eux avaient un mouton vivant sur les épaules.

Cet appareil éminemment pacifique pénétra Jean d'une vive surprise et mit dans son esprit en désarroi une appréhension de ce que le parfois abracadabrant Tambwé pouvait bien avoir imaginé. Il ne laissa toutefois rien transpirer de ses sentiments, accueillit en souriant les visiteurs et silencieusement, à un

signe du grand chef, prit place à côté de lui sur la peau de léopard que la *Mukalingué-Mwadi* venait d'étendre par terre. Les femmes s'assirent en cercle autour d'eux.

Cependant les esclaves s'étaient approchés, encombraient la terrasse de leurs fardeaux; derrière Tambwé, un serviteur se tenait qui offrit au grand chef et à Jean Hornu un cop de vin : Tambwé buvait protocolairement, la tête voilée par un pagne.

— *Mukalingué Kamaie*, je suis content que ta maison est finie; cela me fait espérer que tu demeureras longtemps parmi nous.

Le chef parlait par phrases courtes, de son habituel ton bref, un peu hautain.

— Mais j'ai pensé que tu ne peux vivre toujours seul; c'est pourquoi, et tu verras en mon exceptionnel présent une éminente preuve d'amitié, je t'ai choisi une femme, que je te donne et dont tu es, à partir de ce jour, le maître absolu. Tu accepteras, en outre, ces quelques cadeaux. Mes actes te font juge de la sincérité de mes sentiments!

Tambwé s'était levé ; Hornu interloqué, ahuri, voulut parler, soucieux d'éviter une objection inconsidérée ; déjà le cortège s'éloignait processionnellement : les femmes criaient « *Ohého! Mukamaie!* », la vieille Vumbi agitait ses longs bras maigres, en un mystérieux geste d'évocation satanique. Et tout se perdit dans le crépuscule.

Alors, incompréhensiblement surgie, telle une apparition surnaturelle, Jean vit Udinji auprès de lui : un pagne rouge enveloppait la jeune fille ; elle tenait les mains croisées sur sa poitrine et très doucement elle souriait, l'air craintif.

Une brusque fureur emporta Jean Hornu.

— C'est toi ! dit-il ; va-t-en ! je ne veux pas ! va-t-en !

Pauvre mignonne poupée aux grands yeux ! Une si effrayante révolution brouilla sa figure, un tel suprême désespoir la secoua toute, que la colère de Jean fondit d'un coup et qu'il se stigmatisa indignement et inutilement brutal ; paternel, il la prit par la main, l'entraîna vers

la véranda perdue en l'ombre et l'asseyant auprès de lui, murmura :

— Udinji, voyons, ce n'est pas sérieux !

Alors elle se laissa glisser à genoux sur le sol et, la tête enfouie entre les mains, pleura de tout son cœur.

Le soir tombait ; une obscurité recueillie noyait peu à peu toutes choses ; le village, où de rares feux brûlaient, semblait s'être éloigné, avoir complaisamment isolé la « maison » dans la nuit. Le ciel resplendissait d'une apothéose d'étoiles.

Jean répéta :

— Udinji, voyons, ce n'est pas sérieux !...

Elle pleurait toujours, l'haleine coupée par les sanglots, de gros sanglots d'enfant éperdu de chagrin ; à la fin, elle bégaya :

— Moi, je ne voulais pas !... C'est Tambwé ! c'est Tambwé ! c'est Tambwé !

O la triple exclamation ! Toute l'excuse d'Udinji était-elle pas là ? Hésiter, quand le père ordonne ? Discuter, lorsque ce père incarne un roi puissant et cruel, redouté des

plus grands chefs? Pauvre mignonne poupée aux grands yeux! Elle avait obéi... Et voici, maintenant que Jean la refusait, qu'elle ne savait plus que devenir. Rentrer chez la *Mukalingué-Mwadi*, par cette nuit, alors que tout le village déjà la nommait *Mukamaie*, femme de Kamaie, le chef blanc! Non, Jean ne pouvait pas exiger cela!

Elle suppliait. Qu'il la laissât seulement entrer; elle coucherait dans un coin quelconque, se ferait toute petite, prendrait si peu de place qu'il ne la verrait même pas... Au moins comme cela, les autres... les autres...

Elle n'achevait pas, avec une honte de préciser, puisqu'il refusait de faire d'elle sa femme; et elle se reprit à pleurer longuement.

Jean Hornu, devant ce désespoir, se sentait pénétré d'une grande tristesse; il se morigénait de s'être exposé à cette scène pénible, d'avoir tantôt manqué d'à-propos; vingt motifs plausibles de se récuser lui venaient à l'esprit, motifs maintenant inévoquables. Brusquement il jugea sa fureur très ridicule, leva les

épaules, se dit à lui-même, très haut, avoir tort d'envisager tant de considérations philosophiques et qu'il renverrait demain matin cette gamine à ses parents. En vérité il s'effrayait de descendre en son âme et d'y analyser ses sentiments : sa colère exagérée était née précisément de ce qu'il se rendait compte de cet effroi.

Il est propre à beaucoup d'hommes, surtout dans la vie intime, de se fâcher lorsqu'ils se heurtent à des reproches mérités ; ils s'imaginent assez aisément avoir pour eux le bon droit, en criant fort..., à moins que leur fureur bruyante n'ait surtout pour but d'assourdir la voix de leur conscience.

Soudain Jean Hornu se décida ; il dit, tant pour soi-même que pour Udinji :

— Allons, entre ! Tu dormiras sur une natte ; j'ai quant à moi à écrire toute la nuit... Demain, nous aviserons.

. . . . . .

Courbé sous la lampe, monsieur le Chef de Secteur complète son rapport à la Lulua-

rienne ; il écrit péniblement : les idées ne lui viennent pas, ni les mots.

Le village dort d'un sommeil profond ; par instants, un singe lance cette clameur crispante qui semble, dans la nuit, la voix d'un enfant en pleurs ; des hululements de hibous se répondent ; au lointain, un lion rugit longuement.

« Ainsi que je le prévoyais, Monsieur le Directeur général, les conseils de Tambwé à ses chefs-vassaux, lors du paiement des tributs, commencent à porter leurs fruits : au marché d'hier, les indigènes m'ont livré leurs premières galettes de caoutchouc représentant quelques centaines de kilos. Aussi... aussi..... »

Monsieur le Chef de Secteur cherche en vain à se pénétrer de son sujet ; son regard invinciblement est attiré vers cet angle de la chambre où sur une natte repose Udinji, menottes jointes sous la joue, frileusement recroquevillée dedans son pagne sombre. Un rayon mutin, échappé à l'abat-jour de la lampe, illumine la douce figure d'Udinji,

détaille taquinement le charme de sa bouche pure ; puis voilà-t-il pas que le pagne a glissé, dévoile un adorable coin d'épaule !...

Vite monsieur le Chef de Secteur baisse le nez sur son rapport... Et si ce glissement allait continuer !... Il est très nerveux et très mécontent, monsieur le Chef de Secteur.

« ... Je vous signalais ci-haut, Monsieur le Directeur général, la paix conclue entre Tambwé et ses chefs tributaires révoltés, Misanda et Musasa. Misanda s'est pris pour moi d'une réelle amitié ; un long séjour chez les Kiokos a, d'autre part, appris à ses gens les meilleurs modes de récolte du caoutchouc. Il en résulte, Monsieur le Directeur général, que je crois..., Monsieur le Directeur général... »

Hé ! sait-il encore ce qu'il croit, monsieur le Chef de Secteur ? Il se rend compte, — oh ! sans chercher à voir ! — que le malencontreux pagne glisse, glisse... découvre une rondeur délicieuse ; et sa tête se perd et son imagination vagabonde. Il revoit cette méchante promenade aux champs qui a gâté leur camara-

derie, il songe à cette complicité du grand soleil et de la nature effervescente qui lui révélèrent en Udinji la femme capiteusement amoureuse ; et dans son âme grisée s'achève la débacle des aspirations paternelles.

« ... Je vous dirai, Monsieur le Directeur général, que j'éprouve... que j'éprouve une légitime fierté... Monsieur le Directeur général... Ah ! Monsieur le Directeur général !.... »

Monsieur le Chef de Secteur sent en soi la crispation d'une angoisse ; ses doigts tremblent, des gouttes de sueur mouillent son front... Or, voici qu'il s'aperçoit qu'Udinji a les yeux ouverts et que ces yeux le fixent doucement, si doucement...

Cette nuit, monsieur le Chef de Secteur en resta là de son rapport.

LIVRE QUATRIÈME

—

Chapitre I

L'union de Jean et d'Udinji datait de quinze jours. A la frénésie des premiers temps avait succédé cet amour paisible dont les meilleures heures sont précisément celles que gouverne une bonne camaraderie, à l'exclusion de toute passion charnelle. Ils avaient des réveils d'enfants, tout rire et badinage ; Jean mi-vêtu, assis, jambes pendantes, au bord du lit, regardait Udinji papillonner par la chambre, svelte, mignarde, touche-à-tout, égrénant un babillage semé des plus drôles coq-à-l'âne, folle, coquette, exquise, adorablement amusante.

Constitue-t-elle point la femme idéale, celle qui, jeune et belle, incarne à la fois l'ardente

créature d'amour et la délicate poupée à l'âme de gamin ?

Amusante ! De cette faculté, avant tout, Jean était reconnaissant à Udinji ; il en venait à s'intéresser à ses moindres actes, en raison du piment de bonne humeur dont elle les assaisonnait ; et ce lui faisait une constante surprise de constater combien, sous les doigts lutins de la jeune femme, les soins ménagers les plus trivials acquéraient de poésie. Sur son amour se greffait une profonde estime, parce qu'Udinji, dans la détente des intimités, n'avait point fait mentir les illusions qu'il s'était formées sur elle et parce que cette nature primitive et non modelée était, sans nul doute aujourd'hui, exceptionnellement douée.

Trop souvent la femme s'imagine que sa beauté et la fête de son corps suffisent pour enchaîner l'homme ; si celui-ci incessamment se heurte au caractère de sa compagne, s'il ne trouve point dans son rire et sa fantaisie un délassement à ses soucis de travailleur ; si,

enfin, à faire elle-même son ménage, la femme ne possède point le doigté qui différenciera son rôle de celui d'une servante, le chic suprême de toujours paraître gantée et peureusement troussée, même dans les pires besognes, l'homme aura tôt perdu ses illusions et même la fête du beau corps ne le tentera plus, parce qu'il ne parviendra plus à dégager ce corps des matérialités que sa femme lui aura maladroitement étalées.

Les premiers chapitres du roman d'Udinji et de Jean furent pour ce dernier d'une simplicité délicieuse, sans événements, sans à-coups, toute l'action se résolvant en petits riens, mais petits riens précieux qui lui révélaient l'âme de sa compagne. Un jour entier parfois, ils demeuraient sans sortir, bornant l'horizon à leur chambre claire et au *chimbek* d'Udinji installé derrière la maison. Elle lui contait ses idées, ses croyances, et Jean, dans un scrupule d'en ternir la fraîcheur et la naïveté, hésitait maintenant à lui dévoiler la civilisation. Mais le ferment de curiosité

que leurs premiers entretiens avaient éveillé en Udinji, les bribes de révélations esquissées par Jean quant à ce monde inconnu que la jeune femme — avec cette superstition des ignorants — n'était pas loin de s'imaginer un paradis merveilleux; les grands airs doctoraux de Mampuia et de Makoso lesquels, ayant entrevu, l'un, Lusambo, et l'autre, Matadi, se figuraient avoir accompli le tour du globe, tout cela faisait qu'aujourd'hui Udinji spontanément questionnait Jean, dans une fringale de connaître, avec ces « Et après? » et ces « Pourquoi, dis? » des bambins extasiés.

Leurs conversations ravissaient Hornu; il gardait dans ses réponses une réserve sage, évitait les détails, écartait surtout les révélations terre à terre qui sapent si irrémédiablement l'enthousiasme. Udinji écoutait dans une tension de tout son être, un pli grave au front; puis soudain cette cervelle d'oiseau s'égarait en des considérations si inattendues, une bizarre association d'idées l'amenait

à de si incompatibles comparaisons, à des réflexions si énormes, que le professeur, étranglé d'un gros rire, serrait l'amusante élève entre ses bras et, dans un élan heureux, malgré tout paternel, couvrait de petits baisers ravis ses fraîches joues de bronze.

La tactique de Jean néanmoins était d'éviter le plus possible les leçons, de plutôt pousser Udinji à raconter d'elle-même et des siens : malgré son commerce journalier avec les Bakètes, leur vie essentiellement intime demeurait, en plusieurs points, un mystère pour lui.

De bonnes heures étaient celles que Jean passait dans la cuisine. Udinji, mignonne fée, en dépit de ses précieux gestes de marquise costumée en Toinon, allait, venait, agissait avec la bourdonnante activité d'une abeille en maraude, et la besogne s'accomplissait merveilleusement sous ses doigts. Toute fière, à son tour, elle s'était instaurée le professeur de Jean ; ce dernier joyeusement se représentait quelle figure ahurie

ferait Monsieur le Directeur général en découvrant son Chef de Secteur, un pagne noué sous les bras en guise de tablier, gravement occupé à tourner avec un long bâton dans un pot et répétant à mi-voix la recette du bidja familial :

« Eau bouillante, poignée farine manioc, tourner, farine, tourner ; tasser pâte formée dans demi calebasse fendue en long ; démouler ; servir chaud ».

Mais à quelle gourmandise émerveillée aurait fait place la surprise de Monsieur le Directeur général, devant les inédites et appétissantes préparations culinaires d'Udinji ! Aubergines bouillies au *pilipili* (1), bananes vertes cuites sous la cendre, sauterelles frites dans leur propre graisse, poulet fricassé à l'huile de palme.

Quelles ressources ne possède pas la cuisinière bakète bien entendue ? Voici du *tchitekoteko*, sorte d'épinard, et du *mutête*, genre d'oseille ; des *matambas*, jeunes pousses

(1) Poivre.

vertes de manioc; des patates douces. Le garde-manger récèle d'énormes cornets de fourmis blanches fumées, de chenilles, de silures; tout cela, suivant les circonstances, sera cuit à l'eau, frit dans l'huile de palme, parfois pilé; des quartiers d'antilope, de fakochère, de cochon sauvage, seront fumés à la broche ou simplement bouillis; aucun gibier ne révolte l'estomac du bakète qui s'assimile indifféremment des rats, des souris et du chacal.

Par cet instinct inné chez toutes les femmes, à quelque race qu'elles appartiennent, Udinji s'était tôt rendu compte des goûts et préférences de Jean. En cuisine, renseignée par Tchala, elle avait réussi à concilier le régime indigène avec l'européanisme du chef blanc et ce dernier, nourri jusqu'alors tant bien que mal, découvrait maintenant à ses repas un charme qui augmentait sa reconnaissance pour Udinji.

Femme qui négliges en ton époux la corde gastronomique, tu laisses s'échapper la meil-

leure chance de le river à toi et de le retenir au logis.

Mais où la science de Tchala, ex-femme de blanc, se trouva précieuse, c'est lorsque la passionnée Udinji comprit que les soins du corps acquièrent pour l'homme blanc une importance suprême et que seuls ils entretiennent l'illusion sans laquelle l'amour n'est point viable.

Les femmes bakètes, de par cette coquetterie aguichante qui les distingue, se séparent de leur mari durant leurs périodes mensuelles et dorment dans une case à part, mais cela constitue peut-être le seul hommage rendu par elles à la propreté et à la pudeur. Udinji apprit de Tchala à se laver chaque jour à l'eau chaude ; elle sut que la tige d'un épi de maïs, noircie au feu, nettoie et blanchit la paume des mains et la plante des pieds ; elle se coupa les ongles à l'aide d'une spatule en fer, les gratta, les polit ; elle s'oignit de *lumbidi*, huile de palme clarifiée et figée, afin d'adoucir sa peau et d'assouplir ses

membres. Une chose désarçonna tous les principes de la jeune femme : ce fut la douce raillerie de Tchala devant le complet épilement de son corps; même elle était si bien inféodée à la coutume congénérique qu'elle fut longue à céder sur ce point, ne concevant pas qu'une aberration esthétique peut, pour d'aucuns, faire une tare de ce que tant d'autres jugent un charme.

Udinji n'était pas tatouée, comme d'ailleurs beaucoup de femmes bakètes; quelques unes ont aux tempes une petite empreinte ronde, parfois une ligne de croix marque le ventre; encore ces tatouages sont peu apparents et tout doucement, surtout chez Tambwé, la coutume en tombe en désuétude.

Mukamaie portait sur son corps nu, le *mabuna-tchitoka*, collier cerclant les reins d'un triple rang de perles et finissant sous le ventre en une pointe à laquelle est suspendue une minuscule corne d'antilope; cette corne renferme une médecine, dite *buanga*, préservatrice des maladies... selon les féticheurs.

forcenés qui taxent fort cher leurs cabalistiques triturations.

Le soin du costume et de la coiffure devint pour Udinji un souci grave; son pagne drapé à l'antique atteignit à une grâce nouvelle, à la fois imposante et légère; ses cheveux, très fins, acquirent du flou, parurent s'affiner encore : disposés sur le front en un large bandeau, ils étaient ramenés par deux coques et tordus, au haut de la tête, en un minuscule chignon; la jeune femme n'avait pas abanbonné les immortelles mauves, mais elle ne les posait plus en rangée uniforme, elle en piquait deux ou trois, à la diable, dans sa coiffure.

Et telle, un collier de perles au cou, des bracelets aux poignets et aux chevilles, elle semblait à Jean avoir développé le parfum de sa beauté, et grisé, il oublait son regret de la voir s'écarter des mœurs de sa race et trahir l'ancestrale tradition.

De temps à autre, la *Mukalingué-Mwadi* rendait visite à Udinji, et c'étaient des pro-

testations et des ébahissements devant les merveilles contées et étalées. La *Mukalingué-Mwadi* s'était toujours montrée fort sobre de transports maternels envers sa fille; mais dès que celle-ci se trouvait femme de chef blanc, il devenait intéressant de la ménager et mainte brasse d'andrinople et mainte poignée de perles payèrent la comédie de tendresse de la *Mukalingué-Mwadi*.

Un jour aussi, Udinji reçut ses amies, amies dont le nombre lui parut singulièrement augmenté depuis sa fortune; toutefois la naïve jeune femme n'éprouva même point la pensée d'approfondir son impression et une philosophie naturelle l'amena à trouver tout pour le mieux.

Les visiteuses d'Udinji comprenaient entre autres les femmes favorites de Tambwé; elles n'étaient en général guère plus âgées que la compagne de Jean, aussi leurs exclamations et expansions gardaient quelque chose d'enfantin et de gaiement bruyant. Ce qu'elles firent? Boire, manger, parler; parler surtout!

chiffons, colliers, maris, cuisine. Car est-elle pas toujours en principe la même, la synthèse des entrevues des femmes, à quelque race qu'appartiennent ces femmes, qu'elles aient ou non l'éducation et l'instruction, et que l'entrevue soit un five o'clock boulevard Saint-Germain ou une réunion de négresses, au fond du Kasaï sauvage.

Et depuis quinze jours l'existence d'Udinji avait ainsi suivi un cours paisible et limpide, sans le heurt d'un inattendu; et la jeune femme était complètement heureuse, car dans sa simplicité et l'inculture de son esprit, elle ne s'abandonnait à nulle conjecture ou appréhension et possédait assez de naïveté... ou d'intelligence, pour ne s'inquiéter que du parfait bonheur présent.

Chapitre II

De Tambwé sur la Buschimaie,
le 10 janvier 1904.

Mon cher Frans,

Ta lettre datée de septembre vient de me parvenir par porteur, viâ Kanda-Kanda et Kaniembe, et je l'ai lue et relue avec émotion, car depuis tantôt deux mois que je vis ici, elle est la première nouvelle qui me parvient du monde civilisé. Dois-je dire que je me suis consacré sans retard à te répondre, plein d'un zèle amical d'autant plus grand que je compte me mettre, dans deux jours, en route vers Kanda-Kanda et que je pourrai ainsi moi-même y déposer ma lettre à la poste.

Que n'ai-je, mon cher Frans, ta plume de poète ! En quelles strophes émues je chanterais l'heure douce où je t'écris, la grande paix du village endormi, le coin de ciel clair-obscur

et les sourires d'étoiles qui apparaissent entre mes rideaux entr'ouverts; et je célébrerais Udinji, ma mignonne et tendre Udinji, qui, accoudée en ce moment sur la table, tout contre moi, regarde l'encre noircir mon papier avec la curiosité inquiète de ce que peuvent bien signifier tous ces zigzags bizarres. Car la chère petite, en dépit de mes tentatives d'explication, ne parvient pas à s'imaginer ce que peuvent être, à quoi servent la lecture et l'écriture.

Mais où donc ai-je l'esprit? Je ne songe plus que depuis des semaines et des semaines tu ne sais rien de moi. Je suis marié, mon ami, à la mode africaine s'entend, avec la plus délicieuse moricaude qu'il soit; nous habitons une maison... une maison qui dégote ton fier hôtel, je mène une existence de propriétaire et nous sommes limpidement heureux.

Combien cette réalité nargue mes appréhensions ridicules, lorsque dans ma dernière lettre, datée de Kaniembe, je t'annonçais mon départ avec Tambwé; je crois même, Dieu

me pardonne! que ma missive contenait un testament! T'ai-je assez souligné les quatre hommes et les deux fusils composant toute mon escorte et tout son armement?... Mon paisible paradou est loin de l'enfer dantesque que toi et tant de compatriotes vous vous plaisez à voir dans le Congo.

Tu joignais à ton dernier envoi quelques livres et revues traitant du Congo, ou, plus exactement, maltraitant le Congo.

C'est à rire, mon cher Frans, à rire pour n'en pas pleurer! Ces vaillants explorateurs souvent ont vu du Congo: l'*Albertville*, Boma, Matadi, le chemin de fer et, pas toujours, Léopoldville; ils font assez songer au critique qui s'arrête à l'entrée d'un théâtre, demande sur la pièce l'opinion du marchand de billets et s'en revient dare-dare à son journal démolir, par un article fulminant, la pièce, les auteurs et les interprètes Pour continuer ma comparaison théâtrale, ces Anglais bien informés, dont d'autre part j'ai lu, plein d'écœurement, les attaques et les accusations, agis-

sent ainsi que des spectateurs éconduits, lesquels, en l'absence du plus modeste strapontin, s'en retournent chez eux en grommelant pour se consoler :

— Au fond, je suis satisfait! Ma chère, avez-vous vu quel public entrait là dedans et quelles allures cela vous avait?...

Penser que c'est d'après de telles élucubrations et de tels racontars que le gros public se fera une opinion sur notre cher et puissant Congo! Que le geste royal de ce Messie qui révèla le Congo, que le labeur de ses disciples, tout cela sera nié et sapé sur la foi de quelque venimeux journaliste qui n'aura rien vu et cependant beaucoup retenu,... beaucoup retenu de ses entretiens avec le concierge et le marchand de billets!

Ceci m'amène à la grave question que me pose ta lettre. — Je reprends tes mots : «... Un homme jeune, valide, ayant un sens pratique de l'existence et quelques notions de travail matériel et d'agriculture, possédant trois ou quatre mille francs avec lequels il

aura à payer entre autres ses frais de voyage, — cet homme pourrait-il aller s'établir au Congo, y exploiter une concession et acquérir non seulement de quoi vivre, mais aussi une petite fortune ?

« Quels dangers courrait cet homme quant au climat ? Quant aux indigènes ? Quelles ressources aurait-il à attendre du sol et quels coûteux moyens devrait-il éventuellement mettre en œuvre pour recueillir ces ressources et en tirer profit ?... »

Je comprends qu'il s'agit de toi-même, que la société moderne dans lequelle ton manque de fortune t'oblige à végéter, t'étouffe de par l'étroitesse de ses jugements et de ses préjugés. C'est pourquoi je veux étayer d'arguments ma réponse et préciser nettement, en t'exposant mon aventure personnelle, dans quelles conditions et à quel point de vue j'envisage les choses.

Le Sud constitue une des parties du Congo les moins exploitées par les Belges. Je suis, au moment où je t'écris, un des rares blancs

qui ont traversé la région Bakète, c'est-à-dire le pays compris entre la Buschimaie et la Lulua et qui s'étend jusqu'au lac Dilolo, vers la frontière portugaise. Le poste extrême y installé par l'Etat indépendant est Kanda-Kanda, à quelque deux cents kilomètres au nord de ma résidence actuelle.

Dois-je te rappeler avec quel armement et quelle escorte j'ai accompli ce voyage? Du Tchipaka de Tambwé, je suis remonté jusqu'aux sources de la Lubi, entre la Buschimaie et la Lulua; j'ai suivi le cours de la Lulua jusqu'à hauteur de Kandanji, les rives de la Buschimaie depuis Kasongo jusque Tchibaka. J'ai rencontré dans cette étendue de pays où, je le répète, j'étais pour ainsi dire le premier blanc à entrer, une population d'une densité incroyable, des chefferies d'une importance considérable. Or, cette région est loin d'être spécialement privilégiée et j'estime que sa valeur économique peut être considérée comme la moyenne de ce qu'il y a à augurer du territoire du Sud.

Les nègres sont en général plus cannibales de réputation que de fait ; crois bien que les ossements humains disséminés autour des cases sont essentiellement légendaires : en huit ans d'Afrique et, entre autres, dans tout le Kasaï, je n'en ai quant à moi jamais aperçu.

Batétélas, Bakètes, Balubas, Bakubas, j'ai eu partout affaire à des noirs intelligents, doués d'une certaine initiative et même d'entregent. Toutes les peuplades ont aujourd'hui, en Afrique, plus ou moins entendu parler des blancs et de l'Etat indépendant — qu'elles appellent Bula-Matadi, — et leurs chefs en général, dès que leur prestige et leur autorité n'ont à souffrir en rien, voient avec satisfaction le commerce s'implanter dans leur région, commerce qui, en enrichissant leurs sujets, en grossira aussi les dîmes et redevances.

Ce qui, mon cher Frans, a fait tort à tant d'agents en Afrique et permis de s'accréditer aux histoires de violences et cruautés, c'est le manque de diplomatie, l'ignorance du tem-

pérament nègre. Débarquer au Congo avec le seul objectif de gagner beaucoup d'argent et de vite s'en retourner, c'est, au point de vue égoïste, indiscutablement intéressant. Que des blancs, enfiévrés par ce but, aient, surtout dans les débuts de l'Etat indépendant, traité leurs sous-ordres indigènes avec quelque nervosité, cela est d'autant plus probable que les sociétés ne peuvent recruter leur personnel uniquement dans un monde d'élite... En tout cas, cela ne s'appelle ni coloniser, ni encore moins civiliser !

Au Congo, pour parvenir à un résultat durable, il faut que dans leurs rapports avec l'indigène, les agents colonisateurs apportent du tact, de la douceur et, avant tout, de la patience, infiniment de patience. Peut-être la menace et la violence précipiteront un premier succès, succès bâti sur l'intimidation et la haine, succès après lequel le chef blanc ne dormira plus que d'un œil, révolver au poing, jusqu'au jour où les nègres exaspérés massacreront leurs hôtes et pilleront leur factorerie.

Mais ne rien brusquer, s'immiscer tout doucement dans l'existence du noir, s'assimiler ses mœurs, sa politique, son langage, sa nourriture; s'imposer à son respect, non à coups de fusil, mais par sa valeur et son intelligence; donner sans rien demander; chercher enfin sinon à se faire aimer par l'indigène, du moins à l'habituer à considérer son commerce avec le blanc comme un événement normal et heureux! Des rapports établis dans ces conditions seront indissolubles et la colonie ainsi créée, désormais à l'abri des aléas, ne pourra que grandir et que fructifier.

Ma parole, je crois, mon cher Frans, que ma lettre, au lieu de répondre à ta question, s'égare dans de la politique et de la critique générales! De mon expérience personnelle, un point ressort pourtant, à savoir que les dangers, quant à l'indigène, sont nuls du moment que l'étranger ne s'attire pas sa haine par des exactions et possède suffisamment de doigté pour ménager ses préjugés et ses susceptibilités. A toute éventualité, il y a évi-

demment à prendre quelques précautions, mais elles seront peut-être moins grandes que celles dont doit s'entourer l'habitant de Londres, Paris ou Bruxelles.

Là-dessus je reporte à demain la fin de ma consultation. La nuit s'avance et cette pauvre Udinji s'est endormie sur la table ; j'entends battre autour de moi une paix très douce et quiète ; et bien seul avec ma pensée, au milieu de cette solitude et de ce sommeil, en conscience je ne regrette pas le lointain outrancier et je me sens profondément calme et heureux. Je me fais en ce moment l'effet d'un bon bourgeois flamand qui dans son logis tiède se repose du labeur quotidien et ne conçoit aucune fête en dehors de sa femme, de sa pipe et de sa pinte d'uitzet.

Un cordial bonsoir, mon cher Frans !

JEAN.

Chapitre III

Tchikongo (Kaniembe),
le 16 janvier 1904.

Mon cher Frans,

C'est seulement aujourd'hui, installé pour quelques jours chez Kaniembe, que je trouve le loisir de continuer ma dernière lettre. Quatre-vingts kilomètres séparent Tambwé de Tchikongo ; je les ai faits en *tippoy*, sans voir presque l'admirable paysage, en rêvant à ce que tu me demandes ; et une de mes plus intenses émotions s'est réveillée en moi. C'était au cours de mon voyage de reconnaissance du secteur. Ah ! mon ami, jamais la puissance fécondatrice du Congo, sa richesse, son charme, ne me sont apparus grandioses comme dans la région de la Lulua !

Durant les quinze jours que je parcourus la contrée, je marchai d'enthousiasme en

enthousiasme; la nature me semblait s'être complue à résumer, en ce coin de territoire, toutes les ressources et toutes les merveilles qu'un pays neuf, trop superficiellement connu, offre à nos explorations et à notre travail. J'avais l'illusion d'être dans un grand parc, sillonné de nombreux cours d'eaux, coupé de galeries forestières d'une incomparable variété; de ci, de là, dans la plaine, des villages disséminés, coquets villages dont les toits de paille fine trouaient à peine la verdure; et partout, des plantations de maïs, de millet, d'arachides, de manioc, de bananiers. Et je songais à l'idéale ferme modèle qu'on pourrait fonder en ce pays! Trésors que prodigue un humus vierge, landolphias et lianes à caoutchouc qui parsemez les forêts, faune incomparable qui les peuplez, faune précieuse pour la chair, le plumage et l'ivoire, le colon entreprenant trouverait-il pas en vous sa subsistance et l'aisance? Accessoire, la question de main-d'œuvre, et minime le prix de revient : la population est partout

d'une remarquable densité et cent francs de verroteries paient les services de bien des travailleurs.

Je te signalerai aussi, mon cher Frans, que le colon trouvera dans l'élevage un rare instrument de fortune; le petit bétail, moutons, chèvres, porcs, abonde au Congo, et les vaches européennes s'y acclimateraient selon moi aisément; l'expérience en a d'ailleurs été heureusement réalisée.

Or le souci de la nourriture de ce bétail se présente comme secondaire : le Congo est riche en ce que j'appellerai des pâturages naturels, constitués par ses immenses prairies dont il suffira de maintenir l'herbe à hauteur rationnelle et que les excréments des bêtes engraisseront.

Les plus importantes considérations à envisager sont les moyens de transport, et, plus gravement, le climat. Toute la question de colonisation effective du Congo gravite autour de ce dernier point. Lorsqu'un Etat crée au loin une colonie, il ne fixe évidemment

son choix que sur un territoire susceptible d'un rendement; mais il faut aussi que ce territoire puisse servir de débouché au trop plein de sa population. Si l'éventuelle seconde patrie est grevée d'un climat tel qu'elle est inhabitable, le sol pourra détenir les plus merveilleuses forces créatrices et les plus admirables joyaux, ces trésors n'enrichiront jamais que quelques privilégiés et la colonie n'en constiuera pas moins une désastreuse erreur de l'Etat qui l'aura entreprise.

Mais je m'aperçois, mon cher Frans, que d'instinct j'élargis le cadre de ma consultation. Pour moi, vois-tu, le Congo est devenu la vraie patrie et je suis pénétré d'un profond amour de cette terre qui donne si généreusement ce qu'un travail ardu obtient à peine en Europe; et de parler seulement de l'antagonisme que ce cher Congo pourrait rencontrer, je m'emballe, je me sens prêt à de virulentes réfutations...

Que dire au juste du climat au Congo?

Plusieurs Européens y sont morts, infini-

ment plus y ont vécu; même des femmes blanches y ont heureusement traversé l'aventure redoutable d'un accouchement. L'économie humaine est réglée par la nature en raison des pays où l'être est normalement appelé à vivre; qu'un Belge, par exemple, émigre en Afrique, sa présence, hygiéniquement parlant, y constitue un aussi brutal paradoxe que celle d'un ours polaire. Est-ce à dire qu'une lente évolution ne se produira pas dans l'économie physique de l'émigré et qu'au bout d'un laps de temps plus ou moins long, sa constitution ne se sera pas transformée, assimilée aux exigences locales? L'ours polaire n'aura-t-il pas dépouillé sa fourrure? des oursons qui naîtraient de lui au Congo présenteront-ils la même conformation que s'ils étaient nés en Laponie?

Je suis, mon cher Frans, loin d'être un anthropologiste, et je t'expose tout cela très à la bonne franquette. En substance, le colon devra lutter contre les contradictions du climat et de sa structure, redresser ces con-

tradictions par une médicamentation bien entendue, éviter le travail manuel proprement dit et épouser peu à peu, et dans la mesure du possible, les mœurs de l'indigène.

En ce qui concerne la femme, la question est d'autant plus complexe que nulle expérience n'a été faite, que nous n'avons jamais eu ici, à ma connaissance, une vraie femme de colon, une paysanne rude, solide, entraînée aux travaux des champs. Je connais certes au Congo plusieurs dames, épouses de fonctionnaires, parfaitement acclimatées et heureuses; mais, précisément, ce sont des dames, parfumées, poudrées, dorlotées, et elles ne peuvent servir d'argument à ce grand problème de colonisation.

Le redoutable aléa, dans l'implantation de la femme au Congo, c'est l'enfantement; tu comprendras que je n'insiste guère sur ce point délicat; il appartiendra à l'homme de juger des utiles précautions à prendre jusqu'à ce que l'évolution d'acclimatement de sa compagne se soit totalement accomplie.

A coup sûr cette évolution tuera des gens et il faudra plusieurs générations avant qu'un complet équilibre se soit produit entre l'économie de l'homme blanc et le régime du climat africain ; il n'en est pas moins vrai, au cas où un exode de colons se produirait un jour de la Belgique, par exemple, vers le Congo, il n'en est pas moins vrai que ces hommes se seront assurés un pain réclamé en vain à la patrie débordée et qu'ils auront ouvert une ère nouvelle à leur descendance, descendance dont en raison d'inéluctables phénomènes sociaux, la misère eût été plus atroce encore que la leur.

Combien sont morts calmes en Afrique, pour la gloire de l'humanité, qui, sans utilité pour personne, seraient morts de faim en Europe !

Je ne veux point terminer ma lettre sans revenir à cette considération des moyens de transport à laquelle je faisais tantôt allusion. Les chutes et les rapides empêchent en général la navigation par les fleuves ; il appartien-

drait à l'Etat d'établir et d'entretenir des routes commerciales ; la création de ces routes serait relativement aisée, surtout dans le Sud qui forme en somme une immense plaine.

Cette question tranchée, l'organisation d'un service de chariots à bœufs constituerait chose très simple et le Congo serait dès lors doté du plus précieux facteur indispensable à la réalisation des richesses d'un pays.

Et maintenant, mon cher Frans, je te laisse le soin de conclure ; je t'ai fourni les arguments susceptibles d'éclairer ta religion, tels que me les dictent mon confiant amour du Congo et la croyance profonde que j'ai en sa grandeur et en sa puissance. C'est ta seule conscience qu'il faut aujourd'hui questionner.

Ton affectueux

JEAN.

P. S. Tu ne te moqueras pas de moi ?

Eh bien, Udinji me manque... Pauvre petite, avait-elle le cœur gros lorsque je suis

parti! Je lui ai juré de vite revenir; hé! j'aurais même décidé de fuir Tambwé, je crois, entre nous, que le cœur m'y ramènerait... Du diable! si je me supposais une âme de sensitif!

Chapitre IV

Les premiers jours qui suivirent le départ de Jean Hornu, rien ne put détourner Udinji de son chagrin, ni les exhortations de Tchala, ni les réconforts de Mampuia, lequel s'y prenait au reste le plus maladroitement du monde, mêlant à ses consolations cent mielleux commentaires « pour le cas où moussu le Chef de Secteur ne reviendrait plus. »

La crainte de ce non-retour n'avait point encore mordu au cœur la jeune femme; elle pleurait très simplement, sans chercher à analyser sa peine, elle pleurait d'instinct, comme hurle désespérément le chien oublié par son maître. Tout le jour elle demeurait assise dans un coin, les yeux fixes, sans penser, perdue en une attente indéterminée, avec au moindre bruit un sursaut attentif,

comme si le bien-aimé allait reparaître tout à coup ; et elle ne raisonnait pas l'impossibilité matérielle de ce retour inopiné, et elle se sentait infiniment seule et malheureuse.

Renseignée par Tchala, la *Mukalingué-Mwadi* eut l'inspiration, sans toutefois se rendre compte de toute cette sentimentalité compliquée, d'envoyer à Udinji le petit Tombolo, son frère.

Oh ! le méchant et turbulent gamin ! Quelle révolution il fomenta dans le discret et paisible nid d'amour qu'avait jusqu'alors été la maison de Kamaie ! Mais de quel coup de fouet aussi cette brusque bourrasque cingla l'apathie de la Mukamaie !

L'instinct du vice, l'appétit de la destruction, possédaient à ce point Tombolo, que ce bandit en herbe en devenait intéressant ; autoritaire dérivatif au désespoir d'Udinji que la défense, pied à pied, du magasin, du cellier et de la cuisine !

Et une pitié naquit en la jeune femme pour cet être sale et difforme, gangrené dès sa

naissance par les tares paternelles; sous l'impression neuve des conseils de Tchala, se sentant comme régénérée par le culte de soins dont elle honorait aujourd'hui son propre corps, elle entreprit de décrasser Tombolo, se fit très douce, très maternelle, avec une telle caresse tendre dans les gestes et dans la voix, que le gamin-vandale oublia de résister, pris lui-même au charme de cet inattendu.

Lorsqu'il fut lavé, peigné, habillé d'un léger pagne blanc à pois rouges, Udinji éprouva la coquetterie de son œuvre, promena par le village l'enfant émerveillé et soumis... Et surprise, ce soir-là, elle se sentit l'âme pleine de patience résignée.

Ce fut à cette époque que la civilisation intime d'Udinji atteignit son degré le plus élevé; la jeune femme eut plus ou moins la perception que la spontanéité et l'animalité des élans du cœur demandent à être redressées par la pensée, que — douleur ou joie — un esprit judicieux tâche à atténuer ce qu'ils

ont d'excessif et que l'homme se crée ainsi des sensations mitigées, demi-teintées, qui lui rendent la vie malgré tout supportable, voire agréable.

Dès lors, elle s'attacha à endormir ses regrets par des dérivatifs ; elle voulut tordre le coton, tisser les fibres de chanvre ; puis la cuisine l'attira : elle évoqua des recettes rares ; l'ordonnance du magasin lui déplut, elle astreignit le lavadère et le boy à un déménagement irraisonné ; soudain, lorsqu'ils se furent bien enlisés dans leur incohérent déballage, elle se désintéressa de son grand projet. Sa cervelle primesautière et fantasque semblait un oiseau sautillant qui aspire toujours à une autre branche que celle où il est posé.

Bientôt Udinji se prit d'une vive ferveur pour les promenades. C'est ainsi qu'un matin elle accompagna à la pêche le vieux Yamba, un pêcheur à tête grise, célèbre dans la contrée pour son adresse à tuer le poisson à coups de flèches. Elle éprouvait de cette excursion une joie d'enfant ; à chaque pas, tous ces

récents jours — plaine, rivière, forêt, — le paysage familier lui était apparu peuplé de révélations et elle s'étonnait d'avoir si longtemps vécu et circulé dans cet éden sans en soupçonner le charme : elle ignorait que les amants ne voient plus les choses qu'à travers la poésie de leur cœur et que dans l'alanguissement d'une tristesse tendre, c'est au sein de la nature silencieuse et fraternelle que l'âme trouve sa véritable consolation.

Insouciante et dénuée du moindre esprit d'observation, Udinji, en dépit de la promiscuité constante de la vie nègre, possédait de très vagues notions de la pêche, de la chasse, et cette sauvageonne, née et grandie parmi le soleil et la verdure, accompagnait le vieux pêcheur avec l'ignorance et la surprise amusée d'une Parisienne.

Le soleil marquait à peine la moitié de la matinée et une vapeur montait des herbes point sèches encore ; un grand calme berçait la campagne solitaire.

Mukamaie et Yamba, auxquels s'étaient

joints Mampuia et Tombolo, se dirigèrent à travers les prairies vers la Cassul qu'ils traversèrent à gué ; dès lors, par le sinueux et étroit sentier que le voyage régulier des pêcheurs à frayé dans la brousse, ils avancèrent à la file indienne vers la merveilleuse forêt baignée de lumière qui ferme l'horizon et dont l'orée sert de rive à la Buschimaie.

Après une heure de marche, ils rencontrèrent de larges tranchées parallèles, perpendiculaires à la rivière ; même ils en virent une, si profonde que l'eau stagnait au fond, en dépit de la sécheresse ; puis une autre leur apparut, sur les bords de laquelle resplendissait la verdure tendre d'un champ de maïs.

Mampuia frappa des mains avec admiration :

— Eh quoi ! Yamba, les gens d'ici récoltent du jeune maïs en cette saison ?

Le vieux pêcheur entreprit une digression très diffuse ; impuissant à justifier le phénomène, il mêlait à ses explications le soleil,

les Mukichis, Gangazambi (1), les féticheurs, en homme rustique qui ne soupçonne pas une corrélation possible entre les événements et dont le propre est de rattacher tous les effets à des causes surnaturelles.

Les rives de la Buschimaie et de la Lulua, étant peu élevées, forment de grandes plaines qui, durant la saison des pluies, sont à certains endroits inondées sur une distance de plusieurs kilomètres vers l'intérieur. Au cours de la saison sèche, les indigènes creusent dans ces plaines de profondes tranchées qu'ils ferment à la partie aboutissant à la rivière, au moyen d'une énorme vanne à claire-voie ; de place en place, d'autres vannes plus légères coupent le fossé. La crue des eaux est si considérable en cette contrée qu'elle marque des différences de niveau de quatre à cinq mètres ; il va de soi, lorsqu'à la saison sèche les eaux tendent à disparaître, que le poisson se con-

(1) *Gangazambi* = Dieu, le Ciel, ce quelque chose de surnaturel, d'indéterminé, qui est au-dessus de nous.

centre en partie dans les bas fonds, y est acculé par les vannes ; et c'est de silures, clarias, cyprindés et cirrhitidés, une raffle fantastique que font à un moment donné les Bakètes.

Les tranchées creusées en vue de cette pêche, dite « pêche au piège », sont parfois si importantes qu'elles forment à la longue de véritables lits de rivières, le long desquels les indigènes sèment en saison sèche du maïs et du millet; ils obtiennent de la sorte une troisième récolte : car l'inondation annuelle des plaines les rend d'une fertilité incroyable, les eaux laissant dans leur retraite un précieux engrais naturel. Certaines des tranchées, dans le fond desquelles reste quelquefois stagner de l'eau, deviennent périodiquement le rendez-vous d'animaux de toutes espèces, hippopotames, éléphants, antilopes, dont la saison sèche a tari les abreuvoirs habituels... — « Aussi, conclut Yamba avec de grands gestes d'enthousiasme, après grandes pêches, grandes chasses. »

Cependant Udinji et ses compagnons atteignaient la Buschimaie; devant eux, un large barrage, au milieu duquel quelques hommes étaient si affairés à relever une nasse gigantesque qu'ils ne répondirent pas au conventionnel sifflement amical du vieux pêcheur.

Ces barrages de pêche que construisent les Bakètes constituent parfois de véritables travaux d'art. Le barrage du *Tchipaka* de Tambwé est conçu de manière à laisser libre passage à l'eau et à permettre la traversée de la rivière, qui est très profonde et à courant rapide. Formé de gros rondins et de branches d'arbres d'un entrelacement très serré, immuablement encastré dans le fond mi-pierreux, mi-vaseux de la Buschimaie, il représente une ligne brisée formant, au milieu de la rivière, un angle aigu très allongé, dont la pointe aboutit dans une nasse immense, en entonnoir; tout le long du barrage sont d'autre part disséminées entre les rondins une infinité de nasses de toutes grandeurs.

Les rondins sont fixés en X de façon que

le point de croisement dépasse le niveau de l'eau, même à sa plus grande hauteur, et que les branches supérieures de l'X offrent un écartement suffisant pour permettre passage à un homme; ces branches forment en même temps la rampe. Le tablier du pont est fait de troncs d'arbres fixés à l'aide de lianes et de *codi*; ce sont au reste ces ligatures qui servent à maintenir tout l'ouvrage et spécialement les branchages étroitement agencés entre les X dans le but de faire obstacle au poisson et de l'astreindre irrémédiablement à se jeter dans les nasses.

Le barrage est la propriété du village entier et les habitants se partagent le poisson au prorata des têtes d'hommes; mais tous sont aussi chargés de l'entretien dudit barrage. Ce dernier détermine souvent la partie de la rivière appartenant à chaque village et les droits de pêche de chacun sont sous ce rapport assez scrupuleusement respectés; il n'en est pas moins vrai, lorsque le tronçon de rivière de quelque roitelet est fermé, à

l'amont, par le barrage d'un Tchibaka et à l'aval par celui d'un Tambwé, que les sujets du roitelet gardent si peu de chances de prendre du poisson qu'ils font plus sage besogne de se consacrer à la chasse.....

Udinji, l'esprit las de l'amphigourique débit de Yamba, n'écoutait plus; et elle ne regardait plus les pêcheurs presque nus, s'essoufflant à retirer de l'eau les lourdes nasses animées d'un frétillement d'argent; elle contemplait la forêt solennelle, comme endormie dans cette fin d'après-midi, et où nul bruit, nul souffle ne semblait vivre. Tout ce monde autour d'elle la gênait, lui gâtait la douceur de sa rêverie; cet ample paysage de bois et d'onde faisait un mystérieux et troublant cadre à ses pensées chagrines et elle eût voulu pouvoir y demeurer seule, longtemps, et bercer son tourment au chant maternel de la nature.

Lors, comme il la voyait si manifestement lasse et triste, Yamba s'offrit à solliciter des pêcheurs une pirogue. Et cela calma Udinji,

le retour très lent, le grand rire clair de l'eau, le clapotis frôleur des petites vagues contre le lourd bateau plat.

Ils descendirent la Buschimaie jusqu'à la Cassul et de là remontèrent vers le *Tchipaka*, dont au loin le *boma* apparaissait baigné d'une nuée bleuâtre. Tout en pagayant, Yamba avait recommencé pour Mampuia, intéressé, une longue conférence sur la pêche ; il racontait comment, dans les petites rivières, les pêcheurs endorment le poisson au moyen d'un fruit à cosse rouge vif, contenant une amande, auquel Yamba donnait l'appellation de *tchibu*, et il expliquait comment on pile les fruits dans un mortier et comment on en fait des boules qu'on délaye dans l'eau; cette eau savonne fortement et l'on voit le poisson venir peu à peu à la surface, le ventre en l'air.

... Udinji, reprise par sa rêverie, percevait des bribes d'explications. Couchée à l'avant de la pirogue, elle regardait se préciser insensiblement le paysage familier, sentait en son cœur une douceur de retour; et ce fut

sans s'en rendre compte qu'elle se prit à chanter à mi-voix, comme pour elle-même, tandis que la campagne commençait à s'embrumer de crépuscule et qu'une grande caresse bienfaisante émanait du soleil couchant:

« Tout là-bas, contre la Lubi, il y a le lac Foã. Aucune rive ne les sépare et cependant leurs eaux ne se mélangent point.

» Dans le grand lac Foã vivent des poissons merveilleux, comme jamais pêcheur n'en vit en sa nasse !

» Mais malheur à qui les prendrait ! Les malins *mukichis* ont ensorcelé les poissons merveilleux du lac Foã, et qui en mange tombe mort !... »

Chapitre V

De Tambwé sur-la-Buschimaie,
le 15 février 1904.

Mon cher Frans,

Je profite de ce que les porteurs et les *tippoyers* qui m'ont ramené ici, il y a trois jours, s'en retournent à Kanda-Kanda, pour les charger d'une lettre pour toi. Car me voici réinstallé dans ma maison, ma vie de bon bourgeois flamand a repris son train-train familial et de nouveau la fée Udinji, empressée et légère, me dorlote de soins et d'amour.

Pauvre mignonne créature! Si tu l'avais vue à mon retour! De très loin déjà, bien avant tous les autres, elle m'avait reconnu; et de courir, et de danser, et de se prosterner, avec des rires et des pleurs mêlés; et quand nous nous sommes trouvés en notre cher logis, loin des yeux indiscrets, elle montrait

une langueur si douce et si fidèle, couchée debout contre ma poitrine et ses bras de marbre appendus à mon cou !

Je l'ai trouvée un peu maigrie, comme affinée, et il chante maintenant dans son rire une petite note mélancolique qui ne messied point. Il n'y a pas de fatuité à moi à rattacher à mon absence cette évolution du caractère d'Udinji, et, entre nous, cela est plutôt fait pour m'inquiéter. Qu'adviendra-t-il de cette pauvre enfant le jour prochain où je rentrerai en Europe ? Je compte évidemment revenir ici, mais quand ? et dans quelles circonstances ?... Car, mon cher Frans, puisqu'aussi bien la grande nouvelle m'en est échappée, je regagne la Belgique pour quelques mois... Mais nous reparlerons de cela tantôt.

Pour en revenir à Mukamaie — comme ils disent ici, — ce n'est pas que mon départ doive la laisser sans consolateurs ; elle-même hier encore me contait, avec cet instinct d'excitation à la jalousie qui est propre aux femmes, les entreprises matrimoniales d'un

certain Lukussu, sorte de colporteur nègre qui fréquente les marchés des environs, lequel cherchait à démontrer à cette naïve Udinji que je ne m'en reviendrais plus à Tambwé et s'offrait carrément comme mon successeur. Pour avoir parlé trop tôt, il se trouve que mon Don Juan africain n'en a pas moins parlé juste et qu'Udinji, à moins que je me décide à l'emmener, se trouvera avant longtemps veuve *in partibus*. Il ne me déplairait pas de la savoir, en ce cas, plutôt aux mains de ce Bakwa-Galoche, intelligent et surtout doué, paraît-il, d'un réel vernis d'entregent, qu'entre celles des guerriers poisseux et ivrognes de Tambwé. Au premier jour de marché, je me promets de voir ce Lukussu.

Tambwé avait organisé hier de grandes chasses pour fêter mon retour. Ne me demande pas de te les décrire ; trop de Fenimore Cooper et de Gustave Aymard l'ont fait, et fort bien, avant moi, pour que la question laisse encore prise au moindre imprévu. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la furia avec

laquelle les Bakètes, dont la chasse est au reste la passion favorite, s'acharnent après le gibier, et l'agilité que certains d'entre eux apportent à forcer par exemple les antilopes à la course et à leur couper le jarret. Je n'ai, quant à moi, pas tiré un coup de fusil et mon seul trophée de chasse consiste en une admirable paire de défenses d'éléphant... que j'ai achetées à un taux fort raisonnable.

Laisse-moi aussi te signaler une impressionnante visite que j'ai reçue ce matin : un pauvre diable de nègre, d'une maigreur ascétique, squelettique, si je puis dire, mais porteur d'un ventre énorme. Après avoir fait vainement le tour des féticheurs de la tribu, il se décidait à recourir à moi, avec l'espoir que je saurais peut-être quelque miraculeux remède.

Ce malheureux — nommé Pilon — m'a fait pitié ; il a si bien la perception de la mort proche qu'il porte pour ainsi dire son propre deuil, se blanchit la figure et ne revêt plus qu'un pagne non travaillé. Il se roulait à mes

pieds sur le sol avec des supplications, m'offrant, si je le sauvais, de me révéler deux caches mystérieuses où il avait de l'ivoire enfoui... Sache, entre parenthèses, que les Bakètes ont des caches spéciales pour leur ivoire ; souvent, de nuit, ils s'en vont détourner le cours d'un ruisseau, creusent dans le lit une trappe où ils enserrent leurs richesses, et rétablissent dès lors les choses en leur état primitif.

Pour en revenir à l'infortuné Pilon, il se fait que j'avais rencontré le même cas déjà chez Kaniembe ; cette maigreur effroyable et ce ballonnement du ventre plus atroce encore, proviennent du *pembé* ou terre blanche, dont certains nègres mangent à satiété.

A défaut de remède à moi connu, j'ai rassuré mon homme par ce seul fait que j'ai pu lui expliquer d'où venait son mal et je lui ai administré un peu d'émétique. Il m'a quitté plus au moins consolé, mais je crois, entre nous, que le pauvre diable n'ira plus bien loin.

Cette lettre ne sera décidément qu'un coq-

à-l'âne. De parler médecine, cela me remet en mémoire que j'ai voulu vingt fois te signaler un trait de mœurs bakètes relatif aux accouchements et qui vaut d'être pris en note. Lorsque l'enfant vient de naître, la femme — qui se délivre en général elle-même — ne coupe pas le cordon ombilical : le bébé lui reste attaché jusqu'à sortie de l'arrière-faix. On laisse ensuite le cordon se dessécher jusqu'à ce qu'il se brise de lui-même. En attendant le sevrage de l'enfant, la femme bakète répudie tout commerce avec l'homme et ne cohabite même plus avec lui.

T'ai-je raconté d'autre part que la profession de femme publique est fort considérée chez les Bakètes ? La *mususumba*, — souvent une étrangère, — ne travaille pas ; elle a des esclaves pour entretenir son *chimbek* et il n'est pas de redevances en nature qu'on lui refuse. Celle qui vit ici maintenant est une femme admirable, d'un teint assez clair, et Messieurs les célibataires de l'endroit lui ont décerné le nom de Tchibulambolo,... un nom

qui est presque un diplôme et que je te traduirai quelque jour... entre le champagne et le cigare.

Oh! nous ne sommes pas loin de cela, je te le disais plus haut, et je nous revois déjà en pensée, dînant en tête à tête dans quelque restaurant lumineux et doré, en l'éblouissement des épaules nues de nos belles petites et la fête de leur rire.

Ce que c'est tout de même que de nous, mon cher Frans! L'homme, si j'en juge sur moi seul, constitue un assez triste animal... Pauvre féerique Udinji! Pauvre grandiose Afrique!... Depuis que ces mots de retour ont été prononcés, leur charme à toutes deux a bien faibli; j'ai beau vouloir m'y attacher, entre elles et moi insidieusement se glissent la grande mer, le paquebot luxueux, Anvers, les minois pâles, délicieusement poudrerisés, les lèvres roses, les nuques gamines, qui sentent si bon... Udinji!... Car c'est très sérieusement, mon cher, que j'ai songé à l'emmener. Mais ce que je ressens en moi

aujourd'hui, à la seule évocation de l'Europe imminente, me remplit d'épouvante pour la frileuse moricaude, si exquise soit-elle, que j'y aurais ramenée avec moi. Il est des tableaux qu'il ne faut pas sortir de leur cadre, des vins qu'on ne peut boire qu'au pays d'origine, des femmes qui empruntent tout leur charme à leur milieu et à leur costume local... J'aurai besoin de scruter énergiquement ma conscience avant de prendre une décision sur ce point...

... Il faut décidément qu'au prochain marché j'aille voir ce Bakwa-Galoche, Lukussu!...

Il y a loin de ma lettre aux précédentes que je t'adressais! Est-ce la fatigue, l'obsession de l'Europe lumineuse — oui, lumineuse! malgré ses brouillards et le grand soleil d'ici, — mais je n'ai guère l'esprit porté aux considérations économiques et philosophiques.

Il me semble cependant avoir encore beaucoup de choses à te dire, mais puisqu'aussi bien je vais te revoir, je t'exposerai de vive

voix mes arguments et nous nous en reviendrons à deux dans cette Afrique bien-aimée malgré tout, et que les aventuriers comme moi se sont si bien inoculée, qu'à peine ils l'ont quittée de six mois, ils aspirent déjà à s'y retrouver.

Ce que je veux te redire encore, parce que cela résulte de l'impression neuve de mon retour de Kaniembe, c'est que j'ai réussi à me faire aimer ici, que j'ai éprouvé de l'accueil chaleureux et spontané qui m'a été réservé hier, une satisfaction véritablement émue, et qu'à mon sens, une colonisation entendue comme le veut la Luluarienne et menée ainsi que je le fais, — tout ancien sous-off' ignorant que je suis, — cela constitue la vraie marche vers la civilisation et cela atteint peut-être à plus d'ampleur encore que l'œuvre entreprise par les missions, car avec notre seul souci d'amener les indigènes à un travail rationnel et salarié, nous ne tendons pas moins à les arracher à l'animalité et à développer pratiquement leur intelligence.

Que nous voici loin de Mukamaie, parbleu!...

Ton affectueux,

JEAN.

P. S. Je rouvre ma lettre pour te faire part d'un petit détail d'intérieur et pour te dire pourquoi mon courrier partira un jour plus tard que je ne le prévoyais.

De bonnes amies ont, paraît-il, plaisanté Udinji pour son maigrichon tas de bois!?!... Ah! mon cher! tu ne sais rien!...

Le luxe des ménagères bakètes est de posséder un beau tas de bois, très haut, fait de bûches d'égale longueur... Et j'ai retenu tout mon monde et Mukamaie possédera demain soir un tas de bois à faire rêver... Stère lui-même!

Dire que ma lettre aurait pu être une valise diplomatique, qu'elle ne serait pas néanmoins partie et que des crises internationales ont tenu à des causes plus enfantines que le tas de bois de madame l'ambassadrice!

JEAN.

LIVRE CINQUIÈME

—

Chapitre I

Un soir qu'Udinji dormait et que Jean écrivait sous la lampe, un bruit de pas hâtifs s'arrêta soudain devant la maison et il se tint avec la sentinelle tout un conciliabule assourdi et effaré.

Hornu prit son révolver et sortit dans la véranda.

— Qui va là, Makoso?

Déjà l'intrus se prosternait, front contre terre.

— Vite, chef blanc, le maître Tambwé est très malade; il te demande !

— Qui es-tu, toi?

L'homme parut gêné; il murmura avec une humilité contrite :

— Muchiwu, le gardien des femmes.

— Tu es seul ?

— Oui, Chef blanc, tout seul.

Mal rassuré, Jean Hornu regagna sa chambre, tranquillisa par quelques mots Udinji réveillée ; et il revêtait lentement son manteau, rangeait sa pharmacie, vérifiait le chargeur et le verrou de son mauser, désorienté, évoquant la longue après-midi précisément passée ce jour là avec Tambwé et songeant que jamais le Chef ne lui avait semblé plus libre de corps et d'esprit. Au dernier moment, la pensée lui vint de se munir d'une petite lanterne à réflecteur préparée sur sa table ; puis brusquement il se décida, embrassa Mukamaie, rejoignit le gardien qui s'énervait d'impatience.

— Vite, Chef blanc, vite !

Ils partirent. La nuit était exceptionnellement sombre et pas une voix de fauve ne grondait ; seul, dans un lointain indécis, un crocodile lamentait interminablement.

Derrière Muchiwu, Jean longeait maintenant la longue palissade du *lupangu* sur

laquelle la lanterne faisait courir une clarté fantastique; plus calme à mesure qu'on approchait, il finissait par trouver à cette expédition nocturne un certain bouquet pimenté de poésie et d'inédit. Les arbres, les objets affectaient d'autres formes, ses sensations se déplaçaient, et il s'abandonnait à penser que la nature décidément est toujours neuve, que les sites les plus familiers se révèlent inépuisablement sous des aspects inconnus et que l'homme est bien présomptueux, qui de la moindre chose s'imagine connaître le quintessence.

— C'est ici! souffla le guide.

Jean, lanterne éteinte, la main au verrou de son arme, se glissa par une étroite poterne que jamais il n'eût soupçonnée à cet endroit de la palissade; tout à coup, avant même d'avoir pu s'orienter, il se trouva dans la case du grand Chef.

Tambwé était couché par terre sur une natte; les genoux au menton, les bras maintenant étroitement le ventre, il geignait.

Deux lampes à l'huile de palme éclairaient tant bien que mal la haute case dont le dôme se noyait d'une pénombre mélancolique. Déjà Jean avait barricadé l'entrée; dès lors, débarrassé de son manteau et de son fusil, il s'occupa du malade; quelques inhalations d'éther ranimèrent celui-ci.

— Ah!... Kamaie, c'est toi!...

— C'est moi, Tambwé!... Tu m'as appelé?

Le chef, mi-dressé, les doigts crispés aux mains de Jean, fixait ce dernier avec des yeux fous.

— Kamaie!... Ils m'ont empoisonné!... Kamaie!... empoisonné!...

Retombé sur le sol, Tambwé se convulsait avec des sursauts désordonnés et des ahans surhumains, et une sueur épaisse mouillait sa face devenue couleur de cendre; soudain sa bouche contractée s'ouvrit, laissant pendre une langue noire gonflée et un filet de sang et de vomissement commença à couler lentement vers l'épaule, puis par terre. Ce fut dès lors une agonie effroyable.

— Ah!

Le gémissement du géant mourant s'enflait de plus en plus, montait de sa poitrine brûlée, de ses entrailles rongées, semblait trouver dans l'air une recrudescence d'ondes sonores, fouettait le monde d'une malédiction formidable. Cette voix surnaturelle pleurait souverainement, se répercutait en échos sinistres, secouait le sommeil des cases. Et l'angoisse d'un cataclysme paralysait le village.

— Ah!

Jean Hornu, impuissant, la tête perdue, contemplait le terrible drame. Brusquement il s'aperçut que les mains et les pieds de Tambwé froidissaient; alors il ne voulut pas rester seul témoin d'une pareille mort, reprit son manteau, son fusil, et ouvrit la porte de la case. Derrière il trouva le gardien Muchiwu, les doigts agrippés dans la chevelure et tremblant de tous ses membres.

— Le grand chef Tambwé va mourir...

L'homme regarda Jean une longue minute, sans rien dire, comme inconscient; puis d'un

coup il prit la fuite, criant des choses incompréhensibles, d'une voix de chien qui aboie à la mort, cependant qu'un brouhaha de lamentations féminines retentissait dans le *lupangu*, qu'un grondement de foule grossissante s'enflait au dehors et qu'interminablement, dans la révolte de ses entrailles corrodées, le moribond pleurait sa plainte exaspérante.

— Ah !...

Voici que peu à peu cette plainte s'espaça, s'assourdit, se fit plus douce ; une immense lassitude distendit le corps de l'agonisant, une lumière de repos baigna sa face... Et brusquement un silence formidable tomba sur la haute case où fumaient les lampes à huile de palme et dont le dôme se noyait de pénombre mélancolique :

Le grand chef Tambwé était mort !...

Pour la première fois, Jean connut quelle brute sauvage peut être le Bakète.

— Tambwé est mort ! Tambwé est mort !

En un clin d'œil, les logements des favo-

rites se vidèrent, il y eut une fuite éperdue de femmes en larmes et un peuple hurlant et forcené envahit le *lupangu*; sauf la case où le cadavre commençait à peine à se roidir, tout fut saccagé, détruit; déjà les huttes, les paillottes, les abris ne présentaient plus qu'un amas de décombres et, jetés par-dessus la palissade, les toits de paille fine formaient un monceau que dévorèrent bientôt les flammes. Les hommes couraient en brandissant leurs armes; les femmes, les enfants criaient et pleuraient à tue-tête, se déchirant la poitrine, s'arrachant les cheveux, battant l'air de gestes désordonnés, dans un désespoir péniblement mélodramatique et sonnant faux. Jean Hornu, effrayé, avait soufflé les lampes et debout dans l'ombre, contre l'entrée de la case mortuaire, regardait se déchaîner le cyclone humain; des imprécations et des vociférations lui parvinrent au milieu desquelles il distingua nettement son nom et le mot « poison », complaisamment unis et répétés. Et juste, dans cette minute, il recon-

nut en un groupe, vis-à-vis de lui, Mwarim-Vita, le capita de la guerre, et ses principaux partisans, une faction conservatrice dont Jean avait à diverses fois éprouvé l'antagonisme sournois et qui dans les palabres heurtait de plus en plus énergiquement de front les aspirations de paix, de progrès et de commerce de Tambwé.

Lors Hornu eut la brusque révélation du sourd drame politique qui venait de se dénouer par un empoisonnement, et le pauvre mort lui apparut singulièrement grandi, martyr de l'évolution bienfaisante dans laquelle il rêvait d'entraîner sa race, pionnier de la lumière et de la civilisation. Et Jean Hornu se disait que lui, l'initiateur, avait maintenant le devoir de venger glorieusement le malheureux Tambwé en étayant l'œuvre commencée, en fortifiant la sève de science et de grandeur inoculée en cette jeune et forte race Bakète, et qu'il se devait d'aider à un nouveau gouvernement à s'asseoir énergiquement et indissolublement. Il s'avouait, au reste, que son

intérêt propre et l'avenir des entreprises de la Luluarienne à Tambwé exigeaient une intervention et qu'il faudrait considérer le poste comme perdu si le groupe de Mwarim-Vita parvenait à faire élire chef une de ses créatures...

— Par ici, maître, venez!... murmura la voix de Mampuia.

Ils étaient là tous, le linguistère, Makoso, Tchimanga et Pilon, le mangeur de terre, dont les souffrances paraissaient décroître et qui s'était pris pour le « sorcier blanc » d'une ferveur reconnaissante. Le voisinage de ces figures énergiques et dévouées acheva de réconforter Jean et ce fut avec une impassibilité recueillie, exempte de toute hâte, qu'il traversa le peuple houleux et accomplit le chemin qui le séparait de sa maison.

Les étoiles une à une s'éteignaient et une ligne blanche déchirait le clair-obscur de l'horizon; une brise très douce passait.

Et dans le matin naissant le premier coq chanta joyeusement.

Chapitre II

Depuis huit jours le cadavre de Tambwé était exposé sur la place.

Au lendemain de la mort, les vieilles femmes de la tribu oignirent le corps d'une pommade verte très aromatisée, l'enveloppèrent étroitement de bandes de tissu, le coiffèrent d'un fez orné des plumes rouges d'un perroquet, fixèrent autour des reins la peau de léopard réservée aux suzerains. Tel, le grand chef défunt fut hissé au haut d'une plateforme élevée et dressé debout, la face tournée vers le soleil couchant. A ses pieds on disposa ses armes en faisceau et on l'entoura d'un double cercle de calebasses et de vases de *malafu,* de *bidja* et de maïs pilé. Ensuite chaque guerrier du village apporta sous la plateforme une brassée de bois sec et l'on recouvrit le tas ainsi formé avec de

longues feuilles vertes de bananier ; le grand féticheur prononça alors les incantations rituelles et au milieu des cris, des larmes et des coups de fusils, mit solennellement le feu au bûcher. Or, comme le bois et les longues feuilles de bananier furent sans cesse renouvelés, comme la verdure étouffant les flammes, amenait une fumée épaisse, le cadavre de Tambwé se trouva bientôt séché, momifié, littéralement fumé.

Tous les matins, au chant du coq et jusqu'après le coucher du soleil, les femmes s'étaient relayées pour pleurer bruyamment ; par moments, l'une d'elles s'interrompait pour célébrer les mille et une qualités du mort, puis les sanglots recommençaient, plus violents et plus lamentables.

Tout travail étant suspendu, les hommes noyaient leur chagrin dans une buverie inénarrable. Mwarim-Vita avait bien tenté quelques démarches électorales, de vagues essais de palabres avaient été esquissés, mais l'occasion s'offrait trop belle de sacrifier complè-

tement au *malafu* et, tout comme les autres maintenant, les agitateurs passaient leurs journées vautrés sur la place et vidaient des calebasses en regardant philosophiquement s'enfumer le cadavre du redoutable et fier Tambwé.

Les repas consistaient en fruits et viande séchée, car jusqu'aux funérailles la coutume défend de préparer aucun mets; par respect des us également, les marchés n'avaient plus lieu et les impôts, les dîmes, les redevances quelconques, se trouvaient supprimés. Les chefs des *bilolos* de Tambwé, déliés de toute vassalité durant l'interrègne, avaient chacun mobilisé leurs hommes sur pied de guerre et se confinaient en leur village, dans l'impassible attente des événements.

En dépit des malédictions de la vieille Vumbi et des exhortations de la *Mukalingué-Mwadi*, il avait fallu renoncer aux atroces règles qui veulent la mise à mort de tous les esclaves du chef afin qu'ils soient enterrés avec lui, et le massacre de jeunes ennemis

dont l'âme accompagne et réjouit celle du défunt durant le suprême voyage. Depuis tant de mois Tambwé vivait en paix avec ses voisins Tchibaka, Mukoko et Komango, ces derniers d'autre part paraissaient si puissants, qu'il devenait difficile et dangereux de découvrir des ennemis de bonne volonté. Quant aux esclaves, l'esprit mercantile avait décidément accompli de vifs progrès chez les Bakètes : les proches de Tambwé, à supputer ce que ces esclaves représentaient de *malafu*, de perles et de pièces d'étoffes, jugèrent que le grand Chef mort ne pouvait exiger un tel sacrifice et que sa propre gloire lui constituait un bagage suffisant pour entrer dans l'immortalité.

C'est en ces termes du moins que Kasongo, le capita de la paix, rassura les cœurs timorés, respectueux des traditions, et il y avait dans son discours des arguments captieux dont Jean Hornu, oublié et effacé tous ces jours, n'eût point cherché à nier la paternité.

Les funérailles eurent lieu par une fin

d'après-midi, à l'heure douce où le soleil couchant caresse la nature d'un délassement heureux et où une intimité poétique émane des choses. Tambwé fut enterré dans le *lupangu* de son prédécesseur. A l'intérieur de la palissade, palmiers, bananiers, hautes herbes, tout avait crû sauvagement, se fondait en un entremêlement de forêt vierge, et nul coin n'eût plus grandiosement pu être choisi pour le dernier sommeil du vaillant chef défunt.

On enfonça sur la tombe un long stick surmonté d'un drapeau de cotonnade et l'on édifia au pied de cet emblème, deux petites cases où furent placés les fétiches et les amulettes du mort.

Et dès lors tout fut consommé ; et sauf la vieille mère de Tambwé et ses principales femmes qui avaient charge de pleurer à heures fixes — avant et après le coucher du soleil — jusqu'à la nomination du nouveau chef, plus personne n'eut cure du souverain disparu, et toutes les pensées, toutes les

intrigues et toutes les ambitions convergèrent vers son éventuel successeur.

Huit jours plus tard, sous le faux-boabab de la place où pend le grand tambour de guerre, se réunit la palabre d'élection.

Dans l'entretemps, tout en se désintéressant officiellement de l'aventure et en se confinant même en son logis avec une certaine ostentation, Jean Hornu n'était pas demeuré inactif. Il avait dépêché Mampuia chez ses amis Misanda et Musasa, avec instructions de leur exposer nettement la situation et de solliciter leur intervention auprès des chefs des autres *bilolos* partisans de la politique de Tambwé; à la nuit tombée, d'autre part, il s'était à diverses reprises rencontré avec Kasongo, le capita de la paix, homme généralement estimé dans la chefferie pour sa douceur et sa droiture, né de sang royal et qui, à défaut d'un frère de Tambwé (1), semblait désigné pour

(1) C'est le frère et non le fils d'un chef qui chez les nègres hérite du pouvoir.

succéder au grand chef. L'unique compétiteur éligible de Kasongo était Mwarim-Vita, également de sang royal, lequel avait entrepris toute une campagne contre les habitudes pacifiques dans lesquelles s'endormait la tribu ; il entraînait à sa suite une cour de paresseux et de débauchés à qui la guerre, de tout temps, avait procuré richesse et profit et qui prétendaient voir une dérogation dans la culture et le commerce. Les Bakètes, marchands de caoutchouc, ne seraient plus les Bakètes dont le nom redoutable fait trembler même Gangazambi et si le nouvel élu venait à accentuer cette politique d'efféminement, la tribu des Bakètes pouvait bien dire adieu à son autonomie, voire à sa libre personnalité : elle ne serait bientôt plus qu'un anonyme rouage de l'Etat indépendant et les indomptables guerriers, fils de Kalamba, n'auraient plus qu'à enterrer leurs armes et à tisser des fibres de palmier en compagnie du vieux Galoche et autres esclaves.

Jean Hornu fut prié de participer à la

palabre à titre consultatif. Vers le milieu du jour, les chefs commencèrent à arriver et ils prenaient immédiatement place—leur escorte rangée derrière eux, — formant peu à peu un grand cercle silencieux où chacun semblait n'avoir d'autre souci que la fumée de son *chilo*. Le vieux Lambilambila parut le dernier, plus courbé encore et plus peureusement modeste ; il s'effara qu'on lui eût réservé une place en vue et, doyen d'âge, d'avoir à présider une palabre éventuellement orageuse ; enfantin et têtu, assis à l'écart, il tirait de sa pipe, bourrée de chanvre, des bouffées éperdues.

Il finit par se laisser entraîner, entama d'une petite voix hoquetante un court et pompeux panégyrique du suzerain disparu, sollicita les mânes ancestraux, les bons *mukichis* et tous les esprits de la nature, d'éclairer la conscience des électeurs. Une gorgée de *malafu* ponctuait chaque phrase et comme les auditeurs se seraient crus irrespectueux de n'imiter point l'orateur, l'assemblée peu à peu s'animait,

les faces s'ensoleillaient d'une ivresse naissante et, la stupéfiante fumée de chanvre aidant, un amollissement gagnait les volontés et les décisions. Au premier rang, sous l'œil narquois des voisins, le chef Kabuiki dormait de tout son cœur.

Lors, à un imperceptible signal de Kasongo, Jean Hornu, prit la parole ; il s'attachait à user de ce style ampoulé, des périphrases redondantes, des comparaisons fleuries qu'affectionnent les nègres ; il trouva le moyen, au cours de son exorde, d'adresser aux plus importants chefs un compliment ou une prière, comme si leur *bilolo* respectif constituait l'essentiel rouage de la chefferie. Puis soudain, fixant Mwarim-Vita assis à trois pas, il haussa la voix.

— Puissants chefs, indomptables guerriers pour qui la guerre n'est qu'un jeu, sachez que le grand chef Tambwé, dont la pensée habite aujourd'hui le Pays de la Sagesse immanente, sachez que Tambwé m'est apparu en rêve cette nuit, et me dévoilant sa langue noire

et ses entrailles brûlées, il m'a révélé le crime exécrable de l'un de ses sujets. O vous, hommes énergiques dont l'âme est semblable à l'onde au sortir de la source, vous frémirez et une légitime indignation emportera vos esprits : le grand chef Tambwé est mort empoisonné !...

Une colère terrifiée secoua l'assemblée ; mais tous les chefs restèrent assis et continuèrent à fumer. La face terreuse, seul Mwarim-Vita se jeta furieusement debout ; il cria :

— En vérité, suis-je ici au milieu de mes redoutables frères Bakètes, ou quelque *mukichi* malin m'a-t-il transporté au sein de la triste race des Balubas, au vil cœur d'esclave ? Mes yeux illusionnés voient en vous des chefs-guerriers : êtes-vous pas plutôt de vieilles *mupikas* fourvoyées ? Que vient faire ce blanc dans nos palabres et de quel droit y parle-t-il ? Laisserez-vous sa langue de vipère siffler à vos oreilles et sa dent venimeuse déchirer votre cœur ? De quels songes menteurs vous entretient-il, et de quelles perfides insinuations ?...

Brusquement Mwarim-Vita eut cette impression pénible de l'orateur qui se sent non écouté; il comprit l'effet déplorable de son intempestive fureur et, coupant court, regagna sa place au milieu d'un silence glacial.

Voici que prit alors la parole Mananaie, chef du riche *bilolo* de Mananaie, toujours religieusement entendu et suivi dans les palabres en raison de sa calme sagesse et de sa rectitude de vues.

— Qui donc t'accuse, Mwarim-Vita? Car seule une conscience inquiète s'abandonne à ces emportements indignes d'un vrai Bakète judicieux et réfléchi!

Quant à moi, je te trouve fort outrecuidant de nous faire la leçon : l'esprit et le courage qui, selon toi, s'envolèrent de nos crânes, imagines-tu donc qu'ils se sont condensés dans ta tête? Crois-tu donc, Mwarim-Vita, notre sang moins rouge que le tien? Nous aussi, car nous sommes de véritables Bakètes, nous regrettons que l'herbe peu à peu efface le sentier de la guerre; mais serions-

nous des chefs sages en niant que les conseils de Tambwé ont enrichi nos villages ? De voir les jeunes hommes et les jeunes femmes s'ébattre au milieu des récoltes bienfaisantes, cela ne doit-il pas être aussi doux à nos âmes que l'ivresse de la bataille et le glorieux spectacle des ennemis sanglants qu'a déchirés notre lance ?...

Lors, comme chacun, silencieux et hochant la tête, admirait ce discours, Misanda, le jeune et nerveux chef, s'exclama :

— Un seul est ici vraiment digne de nous commander : Kasongo !...

Ensuite il se précipita au-devant du capita de la Paix et fidèle aux salamalecs protocolaires, il se prosterna dans la poussière et se blanchit les bras et la poitrine avec le *pembé* écrasé, exprimant de la sorte, par ce cérémonial réservé aux suzerains, son vote pour Kasongo.

— Kasongo ! Kasongo !

L'un après l'autre, déjà les chefs en majorité imitaient Misanda... Et c'est ainsi que fut élu

Kasongo, le successeur de Tambwé, dans l'irradiement d'une admirable après-midi présagère de paix et de fortune, cependant qu'une brise venue du lointain évoquait les forêts et les rivières productrices de richesses et que du village bientôt informé et enthousiaste, une bénédiction montait en un chœur de bravos.

Et Jean Hornu regagna sa demeure, fumant sa pipe avec une philosophie narquoise, en évoquant le pauvre Tambwé dont en ce même instant les vassaux se partageaient les femmes, et qui, définitivement oublié cette fois, dort son dernier sommeil au fond du radieux *lupangu* peuplé de verdure vierge; et Jean songeait que sa tâche était maintenant accomplie, que la chefferie de Tambwé, sous le sceptre du pacifique, énergique et industrieux Kasongo, verrait ses cultures et son commerce indéfiniment se développer et grandir, et que le poste colonial de la Luluarienne se trouvait dès lors puissamment viable et à l'abri des aventures.

Chapitre III

Une halte dans la brousse,
le 21 mars 1904.

Mon cher Frans,

Je te trace la présente au crayon, tant bien que mal sur mon genou, et je crois, ma parole, que je pleure en écrivant.

Il y a trois heures que j'ai quitté définitivement le village de Tambwé, et mes hommes, couchés ci et là à l'ombre, prennent un court repos bien gagné. Quant à moi, j'ai le cœur affreusement serré; durant cette première étape que je viens d'accomplir en *tippoy*, ma pensée a souffert un tel chemin de croix de tristesse et d'incertitude qu'il faut que je m'épanche dans une bonne lettre amicale.

Ma pauvre petite Udinji! J'y étais décidément plus attaché que je n'imaginais! Je sais bien que cela passera, que lentement, à

mesure que l'Europe luxueuse et grisante s'emparera de moi, la jolie Mukamaie, la maison, le village, s'estomperont d'un nuage d'oubli. C'est même parce que je connais l'instabilité de mes sentiments et ma faiblesse de caractère devant les entraînements du retour, c'est même pour cela que je me suis astreint à abandonner Udinji.

Mais combien le devoir est parfois dur à accomplir! Si tu l'avais vue, ma brave mignonne poupée! Si tu avais suivi, mon cher Frans, si tu avais suivi l'agonie de cette âme pendant nos trois derniers jours! Je voyais dans ses yeux peu à peu grandir un affolement et je sentais sa pensée tendue vers cet unique souci de la décroissance des heures.

Hier, elle n'a pour ainsi dire plus parlé; par moments, elle me regardait avec un désespoir infini : j'ouvrais les bras et elle s'effondrait contre ma poitrine, dans une débâcle de sanglots. Alors la bienheureuse existence que depuis six mois m'a créée cette

adorable jeune femme, le charme de nos jours, l'ivresse de nos nuits, tout cela me remontait en l'esprit, et l'âme éperdue de chagrin et d'amour, j'éprouvais des velléités de crier :

— Ne pleure plus ! Nargue à mes chefs ! Nargue à l'Europe ! Nargue à tout ! — Je ne pars pas ! Nous irons à l'orée de la forêt hospitalière, — au bord de la rivière dont le flot clair chante si doucement, — chercher quelque oasis parfumée ; nous y vivrons côte à côte, demandant à la féconde nature vierge notre pain quotidien ; et bientôt les enfants joufflus gambaderont autour de nous et notre rêve d'amour nous aura faits les premiers colons de l'idéale colonie patriarcale que le Congo réserve à ceux qui croient en lui !

... Je me demande, mon cher Frans, si ce n'eût point été la vraie sagesse d'agir ainsi ! Mais le devoir ! Ce même devoir qui me force à quitter la pauvre Udinji, il m'impose aussi de rentrer en Europe et je sais trop, si je descends au fond de ma conscience, le piètre

usage que j'ai fait de mon précédent congé pour n'avoir pas un peu peur de cette Europe ensorceleuse où l'argent glisse entre les doigts et où la vie, pour cet enfant prodigue qu'est « l'Africain », semble une absinthe évocatrice d'extraordinaire et dont, même ivre-mort, on ne se sent pas rassasié.

Tu te doutes de ce que fut notre suprême nuit : nuit de larmes, nuit d'étreintes folles. A l'aube, Udinji, blottie contre moi, de nouveau m'a supplié de l'emmener, proposant de sa personne les sacrifices les plus fous, offrant de disparaître dès que nous débarquerions « dans mon pays », avec cette intuition bien féminine de mes appréhensions.

Crois-moi, j'ai dû faire appel à toute ma force de caractère et me cramponner à mon irrévocable décision ! Udinji m'a jugé horriblement cruel et brutal ; cette âme primitive ne soupçonne pas quels enfers sont nos villes de civilisés, sous quel joug de préjugés nous y vivons. Même convaincu, pénétré des meilleures intentions, ne commettrais-je pas une

infamie en arrachant cette enfant de la nature à la confraternité et à la candeur de son milieu? A supposer même que je trouve en moi l'énergie de la fidélité, mais le qu'en dira-t-on, mais lui, mais toi, mais tout le monde me détournera de ma folle passion ! Et cette négresse, fille de roi, quelle autre issue aura-t-elle que de livrer son corps admirable au lupanar ?...

Les dernières heures ont fui très vite. J'ai usé mon énervement à réitérer à Mampuia, nommé chef du poste d'achats, les fastidieuses recommandations vingt fois redites. Je pars tranquille sous ce rapport : Mampuia est un homme de confiance, d'une honnêteté à toute épreuve, et j'ai la certitude, lorsque je reviendrai à Tambwé en voyage d'inspection, de retrouver la factorerie en plein essor.

O ce voyage d'inspection! C'est la bouée de sauvetage à laquelle s'est raccrochée Udinji; elle va vivre un an, deux ans, dans l'expectative de ce retour. Ce lui fait une consolation, l'éventualité, il semble que cela

ferme le vide immense que mon départ crée autour d'elle! Le droit d'attendre, n'est-ce point déjà une vague réalisation de l'espérance ?

Kasongo et les principaux habitants de Tambwé m'ont solennellement accompagné jusqu'au *boma*. Ces braves gens étaient véritablement émus de mon départ et j'ai vu deux grosses larmes dans les yeux de Kasongo. Le grand chef m'a juré de veiller sur la factorerie et de faire tout le possible auprès de ses *bilolos*, afin de faire s'augmenter la production de caoutchouc et d'ivoire.

Mwarim-Vita, mon antagoniste, a disparu en compagnie des deux ou trois partisans lui restés fidèles, au lendemain de l'élection de Kasongo; on les suppose réfugiés chez Komango ou Mukoko; le village où les déprédations de ces exaltés sont légendaires, ne les regrettera pas beaucoup...

Je serais fort en peine de te dire comment j'ai quitté Udinji; je sais qu'elle était à genoux et qu'elle criait... Eperdu d'émotion, c'est

machinalement que j'ai pris place dans mon *tippoy*; et déjà, obéissant aux instructions, mes porteurs couraient vers la forêt, à travers la chère savane peuplée d'insectes et d'oiseaux où j'eus la révélation de l'amour d'Udinji... Et je ne voulais rien voir et rien entendre, et je pleurais comme un enfant...

Voici que le chef-porteur vient prendre mes ordres.... A bientôt, mon cher Frans!... Qui sait? Je t'arriverai peut-être en même temps que ma lettre....

O ma pauvre petite Udinji!

JEAN.

Chapitre IV

Dans la profonde paix du village encore endormi, les femmes, leur corbeille oblongue en équilibre sur la tête, d'un pas glissant vont vers la Cassul faire leur provision d'eau quotidienne.

Elles sont une dizaine, nues ou peu s'en faut, le ventre à peine protégé par un lambeau d'indienne; et sous la caresse froide du matin elles se hâtent, les bras frileusement croisés devant la poitrine.

Un appel bref, clair, quelque part par-dessus les cases : c'est un coq; et vingt voix de coqs se répondent, égrènent dans l'aube embrumée leurs notes métalliques.

Leurs cruches et leurs vases rapidement remplis, déjà les femmes, une à une, les reins cambrés, s'en retournent vers le village d'où monte un bourdonnement de réveil. La

dernière, Udinji, s'attarde complaisamment; voici qu'elle jette sur ses épaules un pagne pris dans sa corbeille, s'assied, les pieds pendant au fil de l'eau, et songe.

Elle évoque un matin où, comme aujourd'hui, elle s'en vint chercher de l'eau à la Cassul; les bons *mukichis*, les chères âmes des ancêtres, lui avaient apporté un rêve grandiose : elle était la femme d'un grand chef, d'un grand chef venu de très loin, tout là-bas, plus loin encore que le pays des Kangombés.

La griserie d'une illusion s'empare d'Udinji et le souvenir des mois passés se volatilise en sa pensée : le rêve admirable est de cette nuit et le chef déjà bien-aimé, au milieu d'une escorte chargée de richesses, viendra bientôt, demain peut-être, réclamer la jeune vierge !...

Dans le lointain, au-dessus de la Buschimaie, de petites nuées blanches tendent comme un rideau floconneux; plus loin encore, l'épaisse galerie forestière qui longe la rivière, fait une tache indécise et mystérieuse. Brusquement le soleil apparaît au

milieu des arbres; tel un aérostat dont on vient de trancher l'amarre, son globe rouge monte rapidement, disperse la ouate des nuées, franchit les cimes des palmiers, s'élève plus haut toujours au sein de l'azur qui s'irradie.

Une longue pirogue passe; ce sont trois pêcheurs qui rentrent de la pêche de nuit et qui vont pagayant au rythme berceur d'une naïve mélopée.

— *Hè! Lé lé hé!*
Tata Kasongo lé lé hé!...

Ah! Un mot dans la chanson a réveillé Udinji de son hallucination! Kasongo, Tambwé!... La pensée de la jeune femme se reconquiert et peu à peu Udinji revoit l'aventure de sa vie depuis huit mois : Lukussu, le marché, l'arrivée de Kamaie, tandis qu'extasiée et tremblante, à l'abri d'un groupe d'arbres, elle le regardait; et leurs causeries, le matin, devant la tente du chef blanc; et la mémo-

rable chère promenade aux champs qui faillit les brouiller !

A cette première époque de leur amour, le souvenir d'Udinji s'attarde le plus volontiers et une douceur lui vient de mille détails évoqués... Soudain, elle se prend à pleurer silencieusement; car son esprit a sauté à la fin du roman, elle revoit le dernier geste de Kamaie, entend sa suprême parole, perçoit la fuite des porteurs vers la forêt lointaine... Il doit être loin maintenant! Mais le sentiment de la distance ne se précise pas en elle, le lointain lui semble confusément absolu comme la mort.

Même voici qu'Udinji ne ressent plus en son âme l'inébranlable confiance dans le retour; elle a ce matin la brusque intuition d'une lézarde à la tour d'ivoire de sa religion et le doute d'elle-même grandit en elle. Elle éprouve le sentiment confus que les romans d'amour sont comme la vie dont les pages tournées ne se relisent pas, — qu'au milieu de la jeune nature toujours renaissante

le cœur et le corps humains accomplissent une évolution désillusionnante et qu'un jour vient où ils détonnent dans le concert de l'amour et des baisers.

Udinji écoute le printemps vivre en elle; dans sa nature primitive, ataviquement passionnée, les sentiments sont trop superficiellement exagérés pour régir le tempérament; une terreur imprécise naît en elle de voir se flétrir sa jeunesse dans l'attente du recommencement d'un rêve qui peut-être ne recommencera pas...

Et voici qu'Udinji se met à pleurer de tout son cœur, dans une détente de son esprit éperdu; mais l'affolement du même désespoir insondable n'est plus en elle et des illusions chantent dans sa pensée.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2605
U35U4

Cudell, C
Udinji